

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

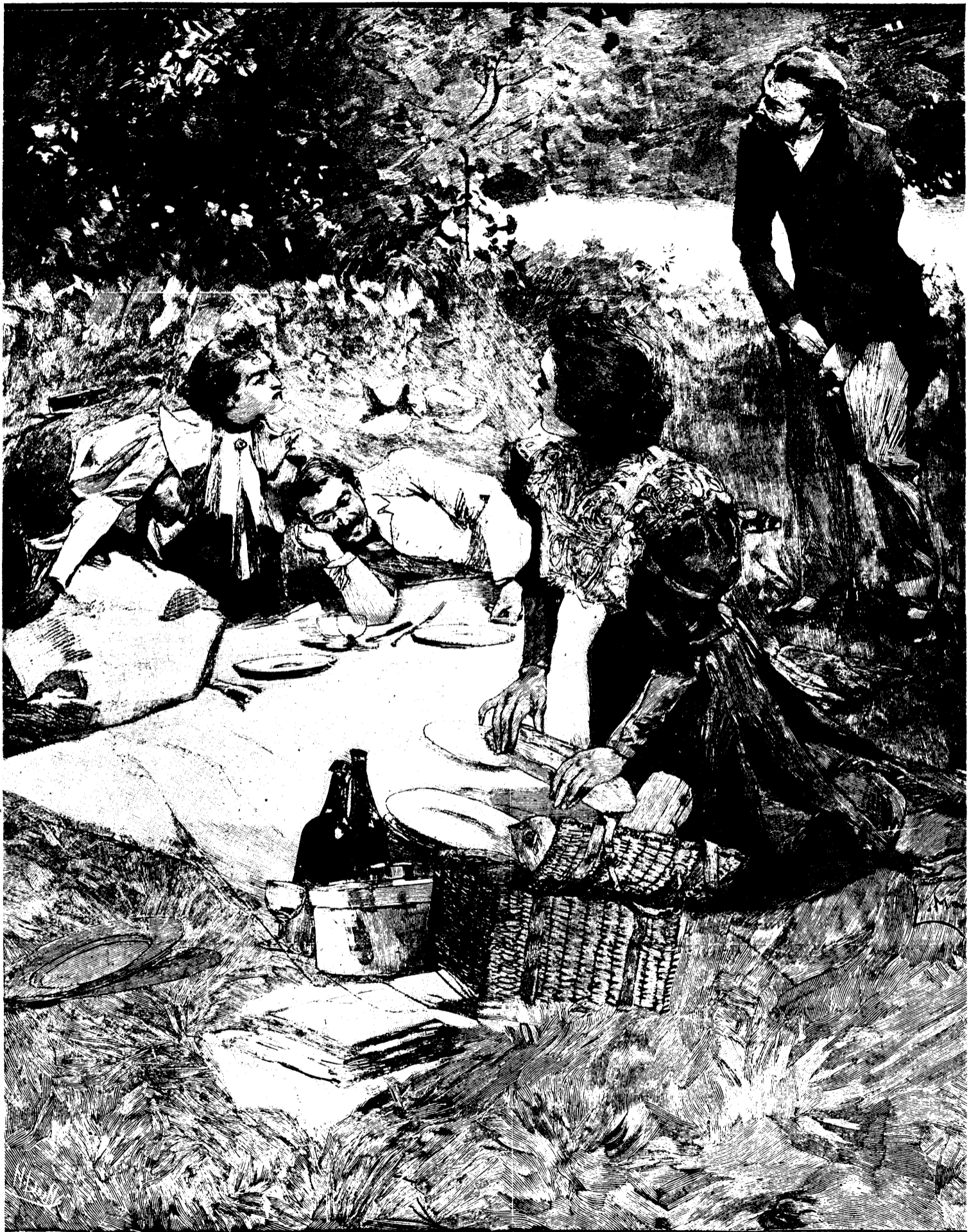
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE No 537—SAMEDI, 18 AOUT 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE DEJEUNER SUR L'HERBE, DESSIN DE M. MAROLD

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 18 AOUT 1894

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Le déjeuner sur l'herbe.—Le chemin de fer électrique.—Poésie : La mort du soleil, par Leconte de Lisle.—Etudes historiques : Saint-Alban d'Alton, par Pierre-Georges Roy.—Leconte de Lisle (avec portrait)—Sympathie, par Violette.—Curiosités industrielles : La soie d'araignée, par Emile Gauthier.—Un conseil par semaine.—Nouvelle canadienne : Une aventure au brandy-pot, par J.-G. Bourget.—Mœurs, coutumes et traditions : Un repas en Russie, par Vic Ferret-Jay.—Ome histoare joalie, par Ch. Leroy.—Chronique de la mode.—Notes et faits, par le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Les jeux d'Echecs et de Dames.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Ribourg.

GRAVURES : Le déjeuner sur l'herbe.—Le confit Coréen entre la Chine et le Japon : Famille royale de la Corée ; Infanterie chinoise ayant formé les fatscoaux ; Intérieur de caserne japonaise ; Promenade royale à travers les rues de Séoul (Corée).—Inauguration du nouveau chemin de fer électrique de la Côte-ds-Neiges : Groupe des invités ; Le train arrêté en face du Hara National ; Vue sur les parcoars de la voie ; Vue prise à Maplewood.—La plume qui crache

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ENTRE-NOUS



Il y a quinze jours ou trois semaines, je vous parlais de la nécessité dans laquelle la race blanche se trouverait à une époque future,—si elle ne veut pas disparaître elle-même,—d'exterminer la race jaune, afin de faire de la place pour pouvoir subsister.

Oh ! il n'y a pas encore péril en la demeure, mais enfin il faut bien reconnaître que si les Chinois continuent à se multiplier comme ils le

font, ils finiront par se répandre un peu partout, aux dépens des autres races.

Les Américains commencent déjà à prendre des mesures contre ces envahisseurs et, chez nous mêmes, on ne s'étonne plus de rencontrer ces individus dans nos grandes villes.

Or, voici que, par un hasard assez heureux,—si toutefois on peut appeler la guerre un événement heureux,—voici que les hommes jaunes s'entre-tuent dans une presqu'île d'Asie, en Corée, par suite d'une déclaration de guerre entre la Chine et le Japon.

Quelques milliers ont déjà été tués ou noyés, et le bal continue.

* * Les sympathies des nations civilisées qui assistent à ce duel, sont généralement acquises aux Japonais, qui ont fait beaucoup de progrès

pais vingt ans, mais les intérêts passent souvent avant les questions de cœur, et je crois bien que l'Angleterre et la Russie espèrent leur retirer chacune quelques marrons du feu dans toute cette affaire.

Ce qui démontre combien l'empereur de Chine est bien renseigné sur la valeur de ses sujets, c'est qu'un de ses premiers actes, aussitôt après la déclaration de guerre, a été de destituer Li Hung-Chang, le seul de ses généraux capable de tenir tête aux chefs Japonais.

Toutefois, la guerre sera longue, si les puissances européennes ne s'en mêlent pas, car ces Chinois sont si nombreux qu'il semble que plus on en tue plus il y en a à tuer.

C'est comme les cheveux d'Éléonore,
Quand il n'y en a plus, y en a encore.

Les vers ne sont pas très distingués et la prosodie en est bien faible, mais comme ils s'appliquent, par comparaison, à des Chinois, il n'y a pas lieu de trop se formaliser de la liberté grande que j'ai prise de les citer.

* * Quelque soit le résultat de cette guerre, il est certain que celui des deux empereurs qui aura le dessus passera pour avoir eu raison, non pas de vaincre, c'est son droit, mais d'avoir commencé les hostilités.

Ponsard a eu bien raison de dire :

Le succès est le dieu des hommes
Et semble tout justifier.

Comme exemple de l'influence que peut avoir le succès sur les défenseurs mêmes d'un parti, je ne connais rien de mieux réussi que le suivant.

Au mois de mars 1815, le *Moniteur de Paris* annonça jour par jour, en ces termes, le retour inattendu de Napoléon venant de l'île d'Elbe :

“ L'ogre a quitté son repaire.

“ Le loup corse a débarqué dans le golfe de Juan.

“ Le tigre est arrivé à Gap.

“ Le coquin a passé la nuit à Grenoble.

“ Le tyran est arrivé à Lyon.

“ L'usurpateur a été aperçu à cinquante lieues de Paris.

“ Bonaparte s'avance rapidement, mais il ne mettra pas les pieds dans la ville.

“ Demain, Napoléon sera à nos portes.

“ L'empereur est arrivé à Fontainebleau.

“ Sa Majesté Impériale et Royale, Napoléon, est entrée hier à Paris, entourée de ses loyaux sujets.”

On affirme qu'il a existé, en Canada, des journaux qui ont changé d'opinion aussi vite que le *Moniteur de Paris* ; seulement, ce n'était pas à propos de Napoléon.

* * Santo Caserio, l'assassin du président de la République française, a subi son procès et a été condamné à mort, comme on s'y attendait.

A quand l'exécution ?

Impossible de répondre à cette question, car vous savez qu'en France on ne dit jamais à l'accusé quel jour il sera exécuté, ainsi que cela se pratique ici, comme dans tous les pays anglais.

Cette différence de coutumes a même été l'objet de nombreuses discussions.

Quel usage est préférable.

Les partisans de la coutume anglaise disent qu'il est plus humain de prévenir le condamné du moment où aura lieu son exécution, afin, disent-ils, qu'il sache à quoi s'en tenir sur le temps qui lui reste pour se préparer à la mort.

Ceux qui tiennent à l'usage français soutiennent qu'il est au contraire inhumain de faire souffrir un misérable qui voit ainsi s'avancer lentement l'heure du supplice et qui compte les minutes qui le séparent de la mort.

Quant à moi, sans prendre part à la controverse, je suis d'avis que l'assassin ne prévenant jamais sa victime du moment et du lieu précis où il commettra son crime, je ne vois pas qu'il soit utile d'avoir pour lui-même plus de précautions qu'il n'en a prises.

Il en est de cela comme de l'abolition de la peine de mort : “ Que messieurs les assassins commencent les premiers.”

* * Voici des vers composés par M. Dalgaey-Malavas, il y a quelques mois, alors que cet officier français était déteu dans la forteresse de Gratz, en Allemagne.

DE L'EXIL

PREMIER PRINTEMPS I

Je vois de ma fenêtre, étageant leur verdure
Qui tremble sur le mont, une forêt, un champ ;
Mon regard va de l'un à l'autre, à l'aventure,
Et mon cœur y découvre un souvenir touchant.

Le soleil, comme en France, éveille la nature
Sous son jeune baiser profond et caressant ;
La brise, douce voix, dans les arbres murmure....
Salut au renouveau joyeux qu'elle pressent !....

Mais, malgré moi, souvent à la grille de fer
Qui quadrille le ciel, se rivent mes pensées ;
Je crains d'avoir trop tôt les épaules lassées.

Sous le poids de ces murs !... Trois fois eucor l'hiver
Etendra son linceul sur la terre meurtrie,
Avant que je t'embrasse, ô sol de la patrie !

DELGUEY-MALAVAS,
Ancien élève du Prytanée militaire de la Flèche.

On sait que cet officier a été gracié, ainsi que son camarade, par l'empereur d'Allemagne, lors de la mort de M. Carnot.

* * Nombre de journaux de notre bonne et naïve province se sont évertués à annoncer, comme chose extraordinaire, le départ d'un Montréalais qui vient de s'en aller à Sainte-Anne de Beauport, à pied, par la grande route.

A pied ! Et c'est ce qui étonne nos populations !

Nous sommes loin des pèlerinages du vieux temps, alors qu'on se rendait en Terre-Sainte, ou tout autre lieu vénéré, à pied aussi, mais en bravant mille dangers et en traversant des pays peu ou point civilisés, dont on ignorait la langue, les coutumes et même la religion.

Ce monsieur, de Montréal, n'a vraiment pas mauvais goût. Ayant du temps devant lui, il fait une promenade des plus agréables de soixante lieues à pied, par de très belles routes, au milieu d'une population très pacifique, hospitalière, parlant la même langue et pratiquant la même religion que lui, certain d'être bien reçu partout ; c'est là, ma foi, un charmant voyage. Certes, le pèlerin Montréalais est animé des meilleures intentions, mais de là à nous représenter ce piéton amateur comme un homme qui fait quelque chose d'extraordinaire, il y a loin.

Il sera certes mieux que ceux qui s'entassent dans un bateau, où ils sont plus ou moins mal.

Au reste, je lui souhaite, comme à tous les autres pèlerins, un bon voyage, chose qui n'est pas difficile d'obtenir, puisque la route de Montréal à Québec est plus sûre que la rue Craig ou la rue Saint-Denis, attendu qu'il est certain de ne pas se faire tuer par un tramway électrique.

* * J'ai lu quelque part, l'autre jour, une liste des malheureux qui se sont noyés, dans un seul district de notre province, depuis le premier mai.

Je ne pouvais en croire mes yeux, mais il faut bien se rendre à l'évidence ; on se noie beaucoup, beaucoup plus que l'on ne se baigne, et, si étrange que puisse paraître cette assertion, je vous assure qu'elle n'est que trop vraie.

Parcourez nos campagnes, visitez les maisons et dites moi combien vous trouverez de baigns dans les villages.

Un individu, de pas bien loin d'ici, m'a avoué l'autre jour, ne s'être jamais baigné de sa vie ; plusieurs reconnaissent qu'ils se baignent très rarement.

Nos médecins hygiénistes devraient bien nous faire un travail sérieux sur cette question et nous donner quelques statistiques.

Pour moi, si j'étais le gouvernement, comme on disait, il y a cinquante ans—mais, je ne suis pas

le gouvernement ;—ou si j'étais le clergé,—mais, je ne suis pas le clergé—tout individu qui serait convaincu de ne pas se baigner une fois tous les quinze jours, au moins, vous voyez que je ne suis pas bien exigeant, serait privé du droit de vote (côté parlement) et du droit... de tous les droits religieux (côté église).

* * A Machinskaville, la ville d'eau bien connue, un de mes amis demandait, la semaine dernière, à un brave habitant, pourquoi il ne se baignait jamais dans l'eau salée :

—Pourquoi ? C'est bien simple, l'eau salée n'est bonne que pour les gens de la ville.

* * Et ceci n'est-il pas à peu près semblable au dicton du paysan irlandais :

—Dieu a fait la campagne, l'homme a fait la ville, d'où il faut conclure que Dieu a fait le paysan propre. Donc, il,—le paysan, pas Dieu,—a pas besoin de se baigner.

Dieu merci, il y a des paysans très propres.



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La grande grève de Chicago a été déclarée officiellement terminée.

* *

Le magasin du "Bon Marché," à Paris, a fait, l'an dernier, pour 150 millions d'affaires !

* *

L'honorable Félix Geoffrion, député fédéral de Verchères, et ancien ministre du Revenu de l'Intérieur, est mort le 8 de ce mois.

* *

Durant l'année qui a précédé le mois d'avril dernier, près de 30,000 Canadiens ont quitté les États-Unis pour revenir au pays natal.

* *

La mère de Santo Caserio a écrit à Mme Carnot pour lui demander d'intercéder auprès du président Périer pour obtenir la grâce de son fils.

* *

On a arrêté en Italie, depuis deux mois, près de 2,000 anarchistes. Ces prisonniers seront tous déportés dans les colonies italiennes et principalement en Afrique.

* *

Un capitaine Suédois vient de s'embarquer seul sur une goélette de quarante pieds de long pour traverser l'Atlantique de New York à Queenstown. Il espère faire la traversée en six semaines.

* *

Un bicycliste qui a autrefois habité Montréal, M. Giraldi, est venu de New-York ici en bicycle, ayant parcouru en huit jours la distance de 438 milles qui sépare ces deux villes.

* *

L'anarchiste Salvador Franch, condamné à mort pour avoir causé l'explosion au théâtre Lyceo, au mois de novembre dernier, a écrit une lettre à l'évêque de Barcelone pour lui demander de venir le voir. Le condamné dit dans cette lettre qu'il a des aveux à faire.

M. Nap. Sabourin, l'un des propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ, est de retour d'un voyage au Saguenay. Il est enchanté des merveilles qu'il a vues et dont la nature est si prodigieuse en ce coin pittoresque de notre pays.

* *

De brillantes projections lumineuses ont été aperçues sur la planète Mars. Les savants, s'appuyant sur certaines particularités, pensent que ces projections sont des signaux qui seraient faits aux habitants de la Terre, par ceux de la planète voisine.

* *

En Corée, les Japonais obtiennent encore la victoire en plusieurs rencontres. Les Chinois commencent à craindre fortement le résultat de cette guerre et fortifient les environs de Canton. Si cette grande ville venait à être prise par les Japonais, les Chinois pourraient s'attendre aux plus grands malheurs.

* *

Le 8, en Italie, un terrible tremblement de terre secoue la province de Catane. Les villes de Fleri Aci et de Pisano sont complètement détruites ; Zerbati, Pennici et Zaffarana ont éprouvé de grandes pertes. Cinquante personnes ont péri ; les blessés sont nombreux. Des centaines de villageois se sont enfuis, abandonnant tout derrière eux.

* *

L'Acropolis d'Athènes rapporte qu'un certain nombre d'habitants de la petite ville de Pyrgos, emprisonnés pour n'avoir pas pu payer leurs impôts, ont, dans une pétition, sollicité l'intervention du gouvernement français. "Ce fait ne tire pas à conséquences," dit le journal grec. Sans doute, et la France ne peut rien pour ces infortunés ; mais il prouve que la France apparaît toujours aux malheureux comme la grande consolatrice des affligés, le redresseur légendaire de tous les torts et de toutes les injustices.

* *

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs que M. Rollo Campbell a épousé, le 4 courant, à Troy (États-Unis), Mlle Caroline Riel.

La cérémonie a eu lieu à huit heures, à l'église Saint-Jean-Baptiste. M. le curé Saint Onge a officié à la cérémonie.

M. Campbell a su se créer à New-York, qu'il habite depuis plusieurs années, une belle position sociale.

Notre compatriote est actuellement en voyage au Canada, où il vient revoir tous ses anciens amis.

* *

Sœur Marie-Hedwige Robin, supérieure de l'Asile Nazareth, de Montréal, est décédée le 4 août, dans la soixante-huitième année de son âge et la cinquante-et-unième de sa vie religieuse.

Née à Terrebonne, elle entra bien jeune au couvent et sut se faire remarquer par les bonnes qualités dont Dieu l'avait douée. Grande bonté, charité pour les malheureux, bon esprit, jugement droit, elle se rendit utile à sa communauté dont elle occupa toujours les principales charges ; assistante quinze ans, supérieure à l'institut des Aveugles Nazareth seize ans, elle est morte dans cette charge.

Sœur Marie avait un accueil affable, ses paroles étaient empreintes d'une angélique douceur, et elle n'avait qu'un désir : soulager l'infortuné et venir au secours des malheureux.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE. — A. L. — Votre *Lexique* sera imprimé sous peu.

J. L., Halifax.—Votre dernier envoi sort un peu du genre adopté par le journal. Nous regret-

tons de ne pouvoir le publier ; mais nous sommes persuadés que c'est la première et dernière fois que nous aurons été un peu sévères : vous nous avez envoyé de si jolies choses déjà ! A bientôt, donc, et merci quand même !

LE DEJEUNER SUR L'HERBE

(Voir gravure)

C'est la distraction de saison par excellence, et elle est goûtée par tous ceux qui aiment les plaisirs champêtres.

A vrai dire, un repas dans ces conditions est rarement confortable : les ustensiles les plus indispensables manquent d'ordinaire, au dernier moment ; sans compter que les convives n'ont guère leurs aises et que l'absence de table et de chaises est le moindre inconvénient que l'on puisse signaler.

Mais la belle humeur est universelle, et loin de se plaindre, chacun prend gaiement son parti de ces inconvénients, prévus ou non, qui sont inévitables dans toute partie de ce genre.

LE CHEMIN DE FER ÉLECTRIQUE

(Voir gravures)

Mercredi, le 1er août, a eu lieu l'inauguration du nouveau chemin de fer électrique de la Côte-des-Neiges. La nouvelle voie traverse les municipalités d'Outremont, du Mile-End, de Maplewood et de la Côte-des-Neiges, dans cette région de l'île de Montréal, qui s'étend depuis le nord de la rue Sherbrooke jusqu'à Notre-Dame de Grâce.

A l'occasion de l'inauguration de cette nouvelle ligne, dit un grand journal de cette ville, les directeurs de la compagnie avaient invité l'hon. M. Chapleau, lieutenant-gouverneur ; l'hon. M. Nantel, ministre des travaux publics ; l'hon. M. Beaubien, commissaire de l'agriculture ; l'hon. M. Desjardin, président de la banque Jacques-Cartier ; l'hon. juge Mathieu ; M. le maire Villeneuve ; M. Israël Tarte, député ; M. Swail, maire de la Côte-des-Neiges ; M. Dunlop, maire d'Outremont ; M. Descarie, maire de Notre-Dame de Grâce ; M. T. Berthiaume, propriétaire de *La Press* ; M. E. Lusher, de la compagnie des chars urbains, etc.

A deux heures, des chars spéciaux mis à la disposition des invités quittèrent la rue Cotté pour permettre aux excursionnistes de visiter les travaux exécutés, leur donner une idée des avantages de la nouvelle ligne et des services qu'elle est appelée à rendre au public.

Le voyage se fit par la rue Bleury, l'avenue du Parc et la route d'Outremont. En face de la résidence de M. Beaubien, à Outremont, des photographes braquèrent leurs instruments sur les tramways et les excursionnistes.

La voie, qui est double, est en parfait ordre, et les chars qui y circulent sont très confortables, d'une propreté sans république.

M. Roy, l'ingénieur, et M. Marple, l'électricien de la compagnie, ont été d'un grand empressement auprès des invités ; ils ont été les collaborateurs actifs de M. A. J. Corriveau, qui a été l'âme de la belle démonstration, comme il a toujours été le promoteur le plus actif du chemin de fer du Parc et de l'île.

M. Corriveau était tout joyeux, tout souriant. A cet homme entreprenant, infatigable, toujours sur la brèche, revient la plus large part du mérite du succès.

L'inauguration de ce nouveau chaînon du réseau de la compagnie lui causait une joie facile à comprendre. Ses luttes énergiques avec la compagnie des chars urbains, certaines municipalités, etc., avaient un triomphe éclatant.

Des discours ont été prononcés par les honorables MM. Nantel et Beaubien, M. Lusher, M. McKenna, et plusieurs autres invités.

M. Corriveau, en proposant la santé de la presse, a promis au maire de Notre-Dame de Grâce que le chemin du Parc et de l'île traversera, avant six mois, Notre-Dame de Grâce, Lachine, etc., faisant ainsi le tour de la montagne.



LA MORT DU SOLEIL

Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil,
Plein d'adieux solennels, de plaintes inconnues,
Balance tristement, le long des avenues,
Les lourds massifs rouges de ton sang, ô soleil !

La feuille en tourbillons s'envole par les nues ;
Et l'on voit osciller, dans un fleuve vermeil,
Aux approches du soir inclinés au sommeil,
De grands nids teints de pourpre au bout des branches nues.

Tombe, astre glorieux, source et flambeau du jour !
Ta gloire en nappe d'or coule de ta blessure,
Comme d'un sein puissant tombe un suprême amour.

Meurs donc, tu renaîtras ! L'espérance en est sûre.
Mais qui rendra la vie et la flamme et la voix
Au cœur qui s'est brisé pour la dernière fois ?

LECONTE DE LISLE.



SAINT-ALBAN D'ALTON



Le 11 novembre 1850, les propriétaires de terres de la quatrième concession de Lachevrotière, de la rivière Sainte-Anne, de la Rivière Noire et de la Rivière-Blanche, canton d'Alton, dans le comté de Portneuf, adressaient une requête à Mgr P.-F. Targeon, archevêque de Québec, le priant de leur permettre de bâtir une cha-

pelle au nord de la rivière Sainte-Anne. Une chapelle en cet endroit, déclaraient les requérants, nous serait bien utile, car nous sommes à une grande distance des églises de Deschambault et de Saint-Casimir, nos paroisses respectives.

A la réception de cette requête, Mgr Targeon écrivait à l'abbé C.-E. Poiré, alors curé de Deschambault :

"Je sais que vous avez déjà témoigné qu'une desserte pour ces pauvres gens serait bien à désirer. Mais avant de faire aucune démarche à cet égard, je serais bien aise que vous me fassiez connaître, si vous pensez que le temps est arrivé de la leur accorder.

"Il est bon que vous sachiez que leur requête porte quatre vingt-douze noms.

"Une fois la chapelle demandée bâtie, il faudrait vous donner un vicaire. Or, il n'est pas très facile de vous en promettre un pour le temps où cette chapelle pourrait être ouverte à l'exercice du culte divin.

"J'avoue cependant qu'il est difficile de ne pas porter secours à une population déjà considérable et qui promet de le devenir davantage."

Par une lettre de M. Poiré à Mgr Targeon, en date du 26 du même mois, l'on voit qu'il y avait alors dans les quatre concessions qui voulaient se construire une chapelle, 223 communicants et 192 non-communicants.

Le 27 janvier 1851, Mgr Targeon lançait son décret pour l'érection d'une chapelle au nord de la rivière Sainte-Anne. Cette construction devait mesurer quatre-vingt pieds de longueur sur quarante de largeur.

"La chapelle mentionnée, dit le décret, sera sous l'invocation de saint Alban, martyr, dont la fête se célèbre le 22 juin, selon le martyrologe romain."

Quelques jours auparavant, le grand-vicaire Ca-

zeau avait marqué la place de l'église, sur une terre donnée par M. Amable Brochet et Henriette de Villers, son épouse, faisant et agissant tant pour eux que pour et au nom de Charlotte-Sophie l'Heureux de Lotbinière, veuve de Ambroise Chavigny de Lachevrotière, et de ses enfants ; de Julien Demers, notaire, et de Elisabeth de Villers, son épouse ; de Joseph Arcand et de Louis-Germain Bélisle ; de Olivier de Villers et de ses enfants ; de François Audet dit Lapointe et de Luce de Villers, sa femme ; de Charles Lortie et de Adelaïde de Villers, sa femme ; de Pierre Roy et de ses enfants ; de Matilde Bédard, veuve de Pierre de Villers ; de Narcisse Hamelin et de demoiselle Marguerite Chavigny de Lachevrotière. Les sus-nommés étaient tous co-seigneurs de la partie nord-est de la seigneurie de Lachevrotière dans le comté de Portneuf. Cette terre avait deux arpents de front sur environ trente-six de profondeur. Elle était donnée gratuitement à condition d'y construire une église, un presbytère, etc., etc.

La bénédiction de la première pierre de cette chapelle eut lieu le 4 août 1853.

Ce n'est que le 12 septembre 1856 que Saint-Alban eut son curé titulaire, l'abbé Pierre Dionne. Lors de sa nomination, il y avait dans la paroisse 850 âmes, dont 512 communicants.

En septembre 1881, M. l'abbé F.-E. Casault, curé actuel, remplaça M. Dionne. La population était alors de 1,773 âmes, dont 1,100 communicants.

Dès son arrivée dans la paroisse, M. Casault agita le projet de remplacer la chapelle construite en 1853 par un temple plus digne de la gloire de Dieu. Les paroissiens de Saint-Alban, qui ne sont jamais en arrière lorsqu'il s'agit de l'honneur de leur paroisse, répondirent généreusement à l'appel de leur curé, et, le 18 mai 1886, ils commençaient la construction d'une église, en pierre, de 150 sur 60 pieds, avec sacristie en pierre à deux étages, de 55 sur 36 pieds. Le cardinal Taschereau vint lui-même, le 3 juillet 1886, bénir la pierre angulaire de la nouvelle église.

Le 27 juin 1888, elle était ouverte au culte par Mgr C.-E. Poiré, curé de Deschambault lors de l'érection de Saint-Alban en paroisse ; et, en 1891, elle était entièrement terminée.

Le comté dans lequel se trouve enclavée la paroisse de Saint-Alban reçut d'abord le nom de Hampshire, mais en 1839 il prit le nom de Portneuf, en souvenir de la baronnie de ce nom qui, en 1681, fut accordée par lettres patentes du roi à René Robineau, écuyer, sieur de Bécancourt, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel.

La paroisse de Saint-Alban contient 64,480 acres de terre en superficie. Elle se compose de la seigneurie de Lachevrotière et du canton d'Alton, de qui elle a pris son nom de Saint-Alban d'Alton, et se subdivise en rangs ou concessions. Ce sont :

- 1o. Le quatrième rang de Lachevrotière ou rang des carrières qui est un rang double ;
- 2o. Le rang sud de la rivière Sainte-Anne ;
- 3o. Le rang nord de la même rivière (où se trouve l'église) ;
- 4o. Le rang de la rivière Noire qui se trouve dans le canton d'Alton. C'est à l'extrémité nord-est de ce rang, vers Portneuf, à deux lieues de l'église de Saint-Alban, qu'a eu lieu le terrible cataclysme du 27 avril 1894 ;
- 5o. Le rang Saint-Joseph qui n'est que la prolongation de celui de la rivière Noire ;
- 6o. Enfin le rang double de la rivière Blanche, situé aussi dans Alton, aux pieds des Laurentides.

Deux rivières sillonnent la paroisse : la rivière Sainte-Anne et la rivière Noire.

Les bords de la rivière Noire s'élèvent en pente douce. On peut dire que cette rivière coule à travers une vallée étroite, qui présente en abondance des beautés naturelles qui ont l'effet le plus pittoresque et qui offrent tous les charmes que l'on peut attendre de l'art dans la composition d'un paysage.

La rivière Sainte-Anne dont les bords sont hauts et escarpés offre à l'œil des merveilles. Après avoir coulé dans un lit large elle se rétrécit tout à coup, sur le parcours d'un mille et plus, et nous

montre ses eaux coulant avec fracas et rapidité renfermées qu'elles sont entre deux murailles parallèles formées de pierres superposées les unes sur les autres.

A voir l'agencement de ces murailles naturelles, qui ont cinquante à soixante pieds de hauteur, et l'ordre qui a présidé à leur formation, on dirait véritablement qu'elles sont l'œuvre de la main des hommes. Cependant, il n'en est rien ; c'est le grand Architecte qui a tout fait par la puissance de sa divine volonté. C'est à l'endroit où l'on a jeté le pont servant à relier les deux rives, non loin de l'église, que l'on admire à loisir, avec crainte et étonnement, les beautés de la nature. On se trouve comme suspendu au-dessus d'un abîme sans fond et, en voyant couler, de la hauteur du pont qui la traverse, les eaux bouillonnantes de cette rivière, on se sent empoigné par le vertige. La nature a taillé des cavernes, des grottes, des enfoncements dans les flancs de ces murailles ; il y a de profondes cavités, des sièges, etc., etc. On admire surtout la fameuse "chaise du diable." La légende veut que le diable ait passé par cet endroit et qu'il y ait laissé l'empreinte de sa personnalité. A considérer cette cavité avec attention, on y découvre, en effet, l'empreinte d'un corps humain qui nous paraît gigantesque.

Tout le monde connaît les fameuses carrières de pierre de Saint-Alban, qui sont exploitées sur une grande échelle. C'est un banc uni de calcaire qui s'étend sous le sol jusqu'à la Pointe-aux-Trembles et dont l'épaisseur n'a pas moins de 350 à 400 pieds.

Toute cette pierre est recouverte de quatre à cinq pieds de bonne terre, qu'on est obligé d'enlever pour en permettre l'exploitation.

Ce fut vers l'année 1835 que fut ouverte la première carrière de pierre dans la paroisse.

A l'étranger, on appelle encore quelquefois cette pierre "pierre de Deschambault," ce qui est une erreur, car ces carrières de pierre se trouvent dans les limites de la paroisse de Saint-Alban, et depuis 1850, époque où la paroisse a été érigée canoniquement et séparée de Deschambault, l'on devrait ne dire que "pierre de Saint-Alban."

C'est à M. Olivier Larue, de la Pointe-aux-Trembles, que revient le mérite de la première exploitation des carrières en 1835. M. Larue prit toute la pierre de taille dans les carrières de Saint-Alban pour la construction de l'église de Deschambault.

En 1846, M. François Amiot dit Beaucauge, vint se fixer dans le voisinage des carrières et commença à les exploiter. Ses fils et petits-fils continuent cette exploitation.

Les plus belles maisons de commerce, les principaux édifices de Montréal et de Québec sont construits avec la pierre de Saint-Alban, notamment le palais de justice, les édifices du gouvernement provincial, la douane, l'église de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, et une foule d'autres constructions importantes, tant des villes que des campagnes.

Il y a aujourd'hui d'autres carrières à Saint-Alban : ce sont MM. Damase Naud, Léopold Pérusse et Georges Chateauvert.

La pierre de Saint-Alban fait de la chaux d'une qualité supérieure. M. F.-M. Naud a des fournaux où il en confectionne chaque année une grande quantité. Cette chaux ne souffre pas de comparaison, on ne peut en trouver de supérieure sur aucun marché.

La paroisse de Saint-Alban d'Alton, ainsi que nous l'avons dit tantôt, est sous la direction de M. l'abbé F.-E. Casault depuis septembre 1881. Ce digne prêtre, dans un espace d'un peu plus de dix années, a trouvé le moyen de construire une église et un presbytère sans mettre aucune charge sur ses paroissiens. Inutile d'ajouter qu'il est estimé à Saint-Alban où tous, vieux comme jeunes, riches ou pauvres, le considèrent comme un père.

Pierre Georges Roy



LECONTE DE LISLE

Les lettres françaises viennent de faire une perte particulièrement cruelle : Leconte de Lisle est mort, succombant d'une façon subite à Louveciennes, aux suites d'une maladie de cœur. Des étourdissements, des syncopes, enfin la paralysie cérébrale l'ont emporté en trois jours.

Il ne nous appartient pas de juger ici l'œuvre admirable du maître. Rappelons seulement qu'il était né à la Réunion, en 1818, et s'était fixé à Paris en 1847, après de brillantes études et plusieurs longs voyages en Asie. A la suite d'une courte échappée sur la politique, il se consacra à la poésie et se révéla par les *Poèmes Antiques*, qui parurent en 1853, et auxquels succédèrent *Poèmes et Poésies* ; puis vinrent les *Poèmes Barbares*, les *Poèmes Tragiques*, et entre temps une série de précieuses traductions : les *Idylles* de Théocrite, les *Odes Anacréontiques*, *Hésiode*, les *Odes Orphiques*, les *Œuvres complètes* d'Echyle, les *Œuvres* d'Horace, de Sophocle ; enfin *l'Illiade* et *l'Odyssée*.

Au théâtre, Leconte de Lisle a donné un mémorable succès, les *Erynnies*, pour lesquelles M. Massenet a composé une émouvante musique de scène.

Le 11 février 1886, Leconte de Lisle avait été appelé à remplacer, à l'Académie française, Victor Hugo, qui, pendant neuf années, en toute occasion, avait soutenu sa candidature ; et ce fut une séance inoubliable que celle du 31 mars 1887, où Leconte de Lisle fut reçu par M. Alexandre Dumas.

L'Empire s'était honoré en assurant une pension au poète et en le décorant ; la République l'attacha à la bibliothèque du Sénat, dont il devint sous-bibliothécaire, et le nomma, le 12 juillet 1883, officier de la Légion d'honneur.

SYMPATHIE

Il est une heure de silence,
Où la solitude est sans voix,
Où tout dort, même l'es péracé,
Où nul zéphir ne se balance
Sous l'ombre innombrable des bois.

LAMARTINE.

Quelle navrante logique dans ces vers du grand poète ! Il est bien vrai que nul en ce bas monde n'est exempt d'amertume, puisque la jeunesse même a sa part de souffrance et d'angoisse, et chez elle la douleur est d'autant plus profonde qu'elle est, presque toujours, précédée par l'ardeur enthousiaste des sentiments ; elle y va de trop bonne foi. Oai, il est pour elle aussi de cruels moments où, plongée dans les ténèbres du doute, elle croit voir tout s'effondrer autour d'elle, et dans son profond anéantissement elle voudrait pouvoir à l'instant renoncer à toutes les choses terrestres pour aller s'enfermer dans l'étroite cellule d'un monastère. Heureux alors ceux qui, au milieu de ces sombres pensées, peuvent encore se reposer sur l'inébranlable affection d'une famille, les douces jouissances du foyer ont le pouvoir d'aplanir

bien des ennuis, et l'âme a bientôt fait de retrouver la paix auprès de ceux qui lui sont chers.

Cependant, quand, en dehors de l'amour filial, d'autres affections viennent à germer dans notre cœur, il est quelquefois bien pénible de les voir s'éteindre tout à coup, comme une lumière sous un souffle imprévu ; le terme en est-il provoqué par quelques circonstances que ce soit.

Quand elles nous sont ravies par la mort ou par l'absence, nous n'avons qu'à nous incliner devant les sublimes décrets de la Providence. Mais quand, bien souvent, l'évidence nous force à reconnaître que c'est l'œuvre infernale des hommes, notre esprit se révolte sous l'empire d'une légitime indignation, et, disons-le en passant, nous avons à constater, hélas ! que le souffle malsain des passions dégradantes a passé, comme partout ailleurs, du reste, sous le ciel pur de notre beau pays.

Déplorons ensemble, amis, les ravages que fait surtout le vice dominant du Canada, qui est la jalousie. Vice odieux qui, comme la mauvaise herbe, étouffe tous les nobles sentiments. Malheureusement, il se rencontre dans toutes les classes de la société.

Qu'est-ce qui occasionne la médisance, si ce n'est la jalousie ? Une personne possède-t-elle plus de qualités qu'une autre, soit au moral, soit au physique, celle-ci, subissant l'influence de cette vile passion, n'ayant même pas le remords de ses méfaits, et à qui, par conséquent, tous les moyens sont bons, va jusqu'à entacher la réputation pour arriver à son but. La pauvre victime alors pour qui l'on a plus que de l'indifférence, voire même du mépris, cherche en vain à comprendre comment elle a pu ainsi démeriter aux yeux de ses amis.

Jouissez donc âmes perfides, la calomnie qui découle de vos bouches infâmes, porte toujours ses fruits, mais hâtez-vous car vos jouissances sont de courte durée. Dieu me garde d'envier votre sort ! Je préfère être l'humble et solitaire violette caressant, même dans l'adversité, ses sublimes chimères, courbant le front sous la violence des tempêtes et souriant au premier rayon de soleil. Si elle pleure en silence une illusion brisée, la raison qui, presque toujours, terrasse le cœur, bientôt la ramène à la réalité, car de nos jours elle refuse de croire à la sincérité des sentiments, voilà pourquoi elle abonde dans le sens du modeste Bluet dont la plume toute féminine a provoqué la sympathie d'une obscure fleurlette.

Oai, je crois aussi que le mal, ici-bas, triomphe toujours du bien, ce qui fait que l'âme accablée parfois sous le poids de son impuissance, sent sa foi s'ébranler en face de tant d'abomination.

Pourquoi faut-il que les croyances naïves de la jeunesse s'envolent ainsi, que les frais pétales d'une rose effeuillée, emportant bien souvent l'idéal qu'elle s'est formé, le rêve, toujours, est si doux au cœur d'une jeune fille !

VIOLETTE.

CURIOSITÉS INDUSTRIELLES

LA SOIE D'ARAIGNÉE

On contait l'autre jour qu'à un grand bal officiel donné dans la capitale de je ne sais plus quelle république de l'Amérique du Sud, la maîtresse de la maison portait une robe et un corsage faits de toiles d'araignée tissées. Et comme le conte était servi à un de ces auditoires boulevardiers auxquels "il ne faudrait pas la faire," personne ne voulut croire que "ce fût arrivé."

J'en demande mille pardons aux sceptiques, mais si le fait n'est pas vrai—n'en ayant pas la preuve matérielle, je ne puis me permettre d'en répondre—il n'a, au moins, rien d'in vraisemblable.

Ce n'est pas en Amérique—et ce n'est pas hier—que pour la première fois on a songé à utiliser la toile d'araignée.

Dès 1709, en effet, M. Bon, premier président à la Cour des Comptes de Montpellier, envoyait à l'Académie des sciences des mitaines et des bas tricotés avec cette soie paradoxale. Ce fut même Réaumur qui fut chargé de faire le rapport, dont les conclusions—mon respect de la vérité m'oblige à le reconnaître—furent plutôt défavorables. Non pas que Réaumur contestât l'authenticité des

échantillons présentés par M. Bon. Il prétendait seulement, avec calculs, preuves et documents à l'appui, que le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Il faut, en effet, quatre-vingt-dix fils d'araignée pour faire un fil de force égale à la soie et dix-huit mille pour faire un fil à coudre aussi solide qu'un fil de soie de bombyx. Réaumur établit, en outre, qu'il fallait deux fois plus d'araignées que de vers pour fournir une même quantité de soie, de sorte que pour une seule livre (489 grammes) de soie d'araignée, il aurait fallu plus de vingt-huit mille cocons !

Pour se procurer une telle quantité de cocons, on aurait dû nourrir un nombre bien plus considérable d'araignées, puisqu'il n'y a que les femelles à filer les enveloppes de leurs œufs.

Réaumur avait, il est vrai, grand soin d'ajouter que, si le produit des araignées de France ne pouvait avoir aucune importance, il serait intéressant d'étudier au même point de vue les espèces exotiques.

Le conseil a été suivi. En 1762, en effet, un abbé, Raymond de Termeyer, fit des essais au Brésil. Il opérait sur les araignées vivantes, dont il dévidait le fil en l'enroulant sur une bobine au fur et à mesure que l'animal le secrétait. Cet abbé devait être un homme patient et tenace car il poursuivit son entreprise pendant trente-quatre ans sans se laisser ni s'interrompre—mais inutilement, à ce qu'il semble, car avec tous ses soins, toute sa persévérance, ses bobines et ses pondouses à fil continu, il ne réussit pas à recueillir en ses trente-quatre années (1762-1796) plus de 673 grammes de soie arachnéenne.

Ce qui n'a pas découragé un grand industriel anglais, M. Stillber, qui s'est mis récemment en tête d'exploiter la soie des araignées tropicales de forte taille.

Les bêtes fileuses sont placées dans des cages octogones disposées *ad hoc*, où on leur sert chaque jour des insectes variés en quantité suffisante. Dans la pièce où sont rangées ces cages et où est entretenue une température constante de 15°, on fait lentement évaporer un liquide composé de chloroforme, d'éther et d'alcool. Il paraît, en effet, que ces araignées domestiques ne travaillent bien qu'à la condition d'avoir "leur jeune homme." Il leur faut leur petite pointe pour faire de la bonne besogne. Combien d'hommes, après comme avant Edgard Poe, furent araignées sur ce point ?

Une fois prises, par exemple, les araignées ne se font plus prier pour pondre des œufs diversement colorés et enveloppés d'un cocon de soie. Ce sont ces cocons, dont chacun donne une centaine de mètres d'un fil infiniment fragile et ténu, dont on dévide et dont on file l'enveloppe de la même façon que pour les cocons des vers à soie. On fabrique ainsi des tissus d'un jaune pâle et mat, ayant l'aspect de la soie bourrae, et qui servent surtout aux chirurgiens en guise d'héméostatiques. On sait, en effet, que la toile d'araignée possède au plus haut degré la propriété d'arrêter le sang. C'est pour cela qu'un négociant parisien, dont le nom m'échappe, avait imaginé, vers 1830, d'en faire des emplâtres contre les coupures, qui furent un instant à la mode.

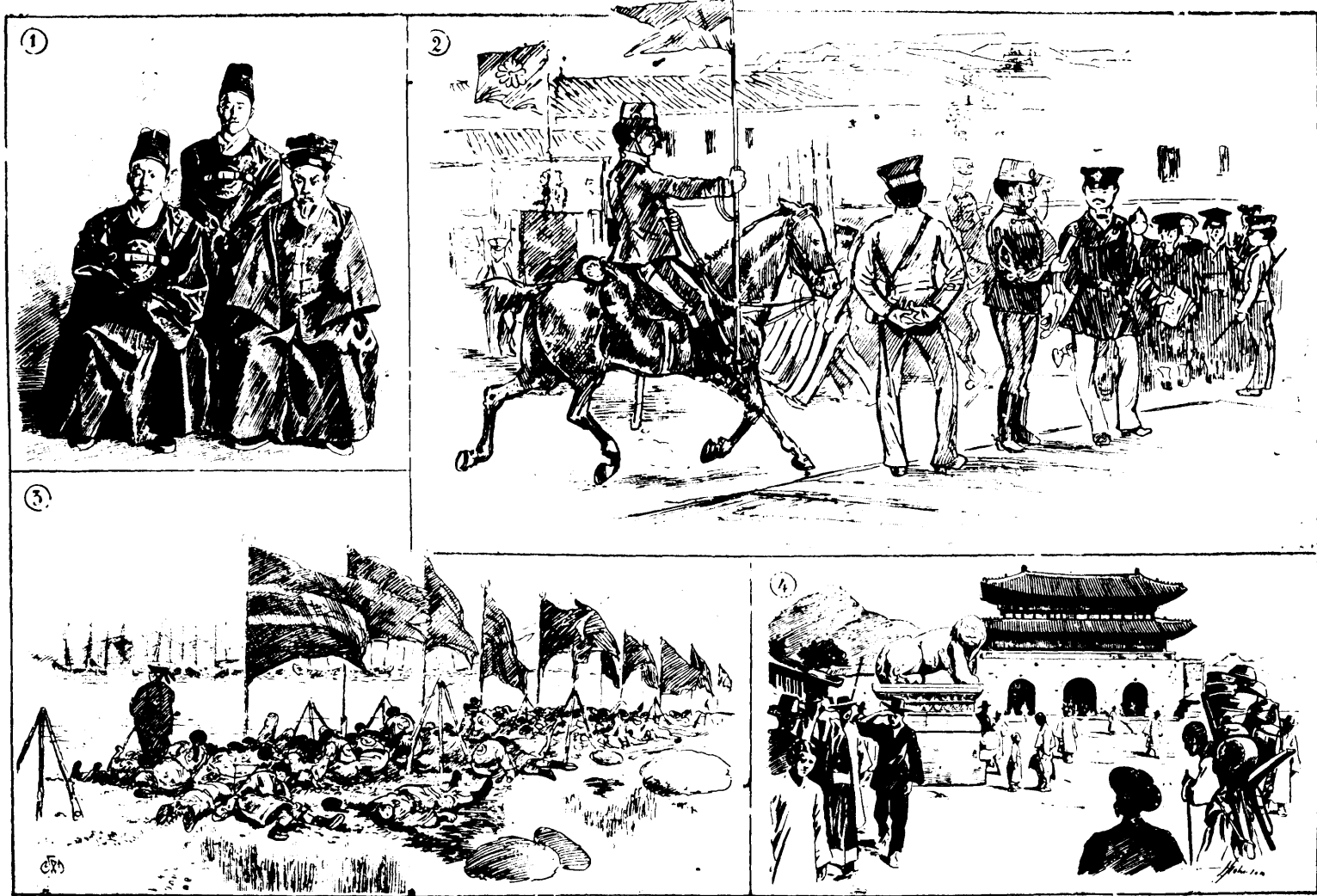
Mais on comprend qu'on pourrait aussi bien en faire d'originales toilettes de bal. A la condition, par exemple, d'y mettre le prix, 1 kilogramme de *Stillber's silk* ne revenant guère à moins de 75 à 80 livres sterling !

EMILE GAUTHIER.

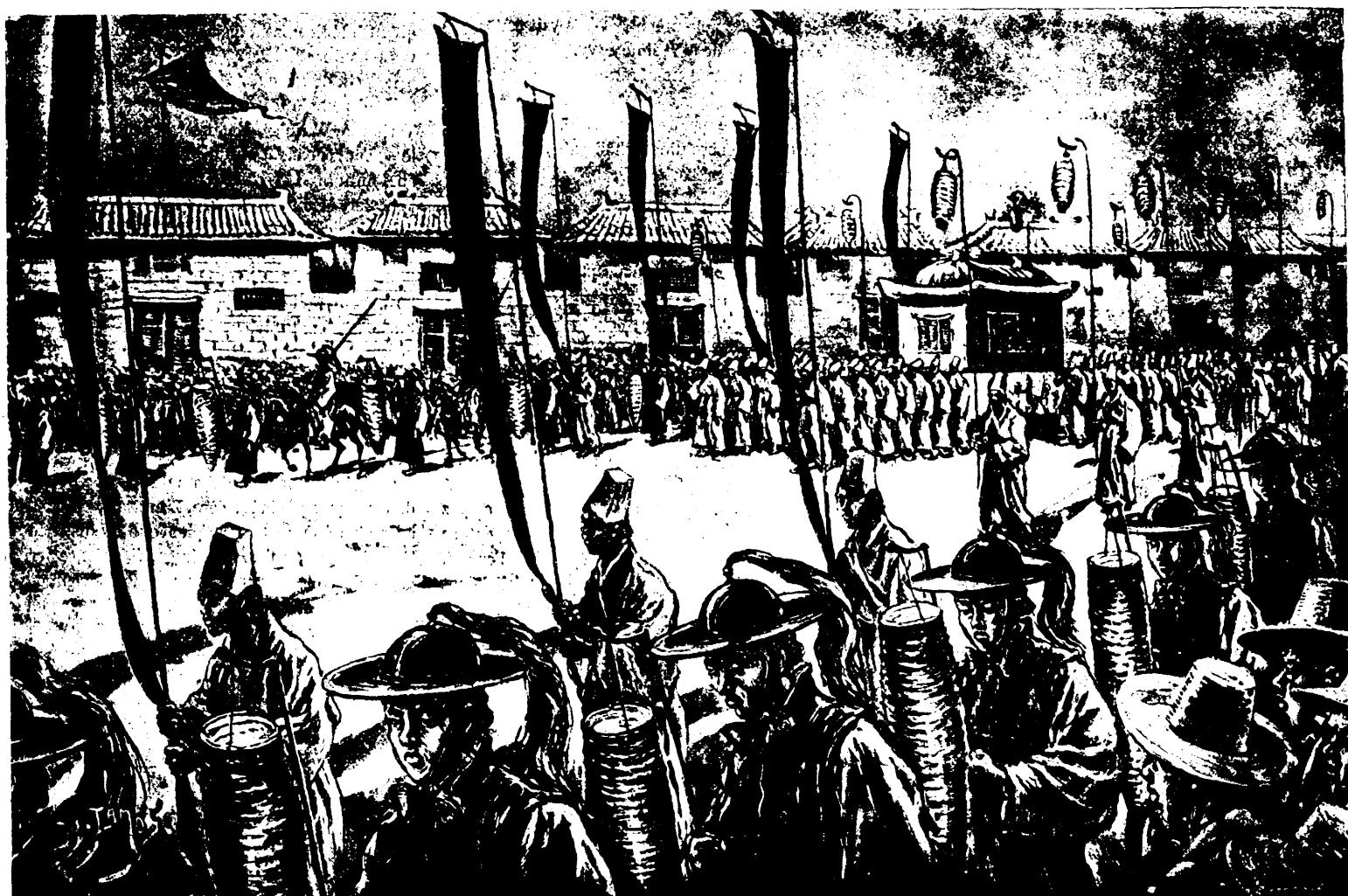
UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le jus d'ananas.—En dehors de son parfum et de sa saveur exquise, l'ananas possède des qualités médicinales de premier ordre.

Dans les affections de la gorge et même dans des cas de diphtérie, dit un médecin, il a rarement manqué de produire un soulagement. Comme anti-dyspeptique, il est inestimable. Les personnes sujettes aux indigestions, qui éprouvent généralement, en se levant le matin, un goût désagréable dans la bouche, peuvent s'en débarrasser par l'emploi persistant de ce remède qui, allant à la racine du mal, détruit la cause et produit une cure permanente.



1. Famille royale de la Corée.—2. Intérieur de caserne japonaise.—3. Infanterie chinoise ayant formé les faisceaux.—4. Porte du Palais-Royal de Séoul (Corée)

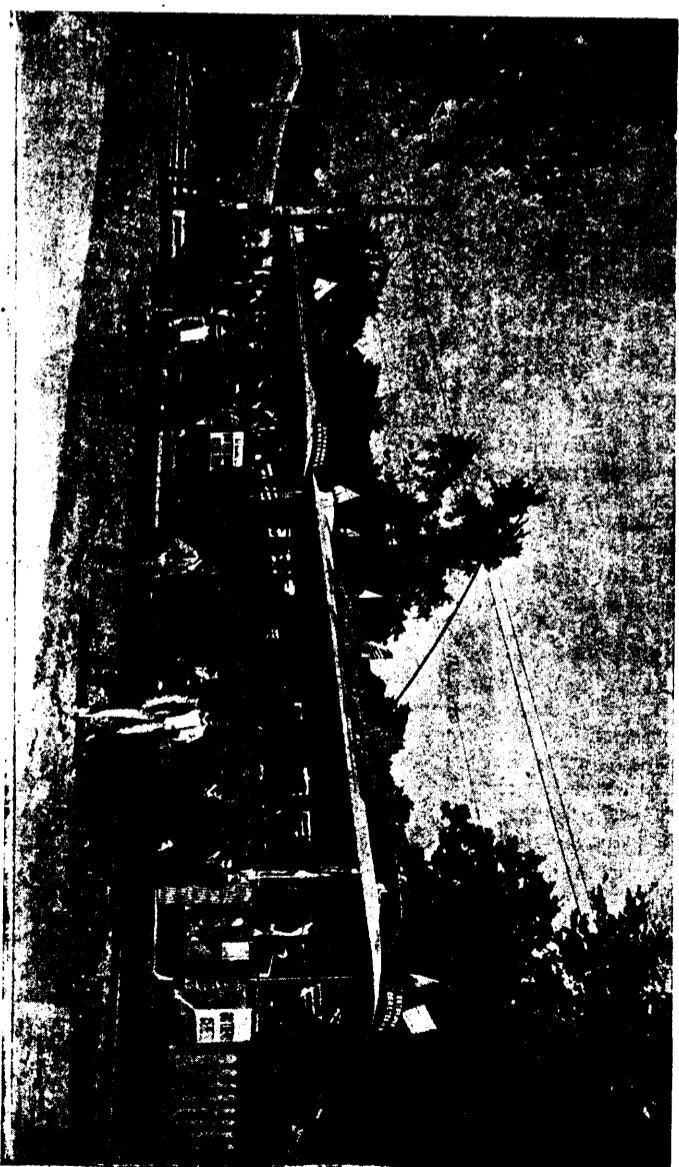


Promenade royale à travers les rues de Séoul (Corée)

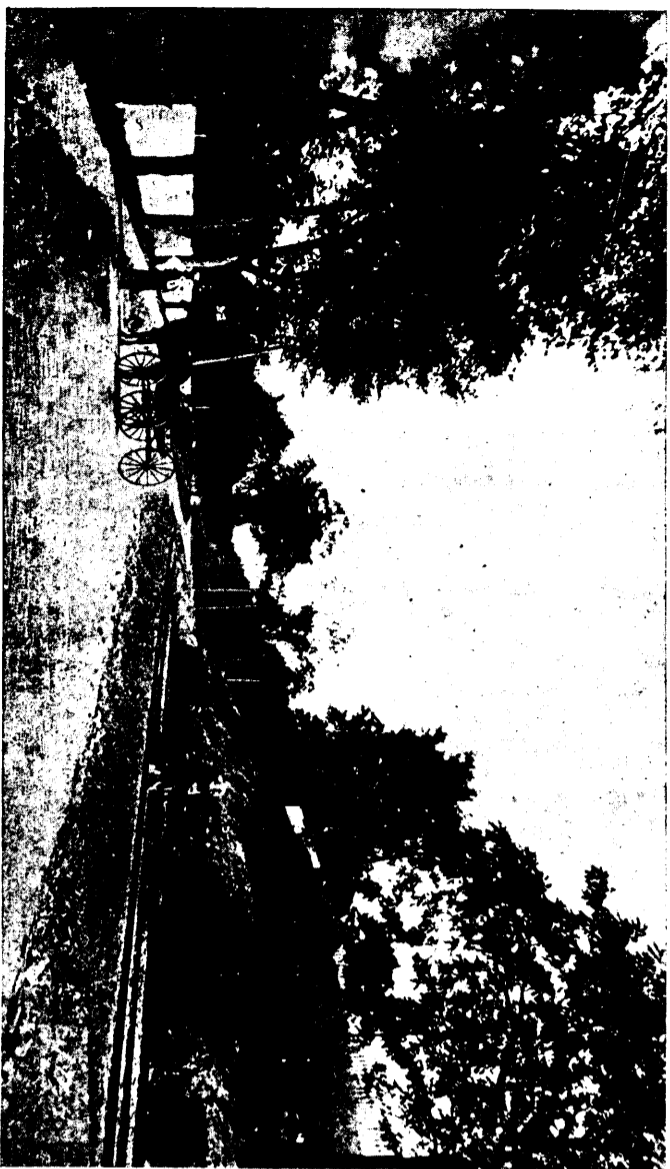
LE CONFLIT CORÉEN ENTRE LA CHINE ET LE JAPON



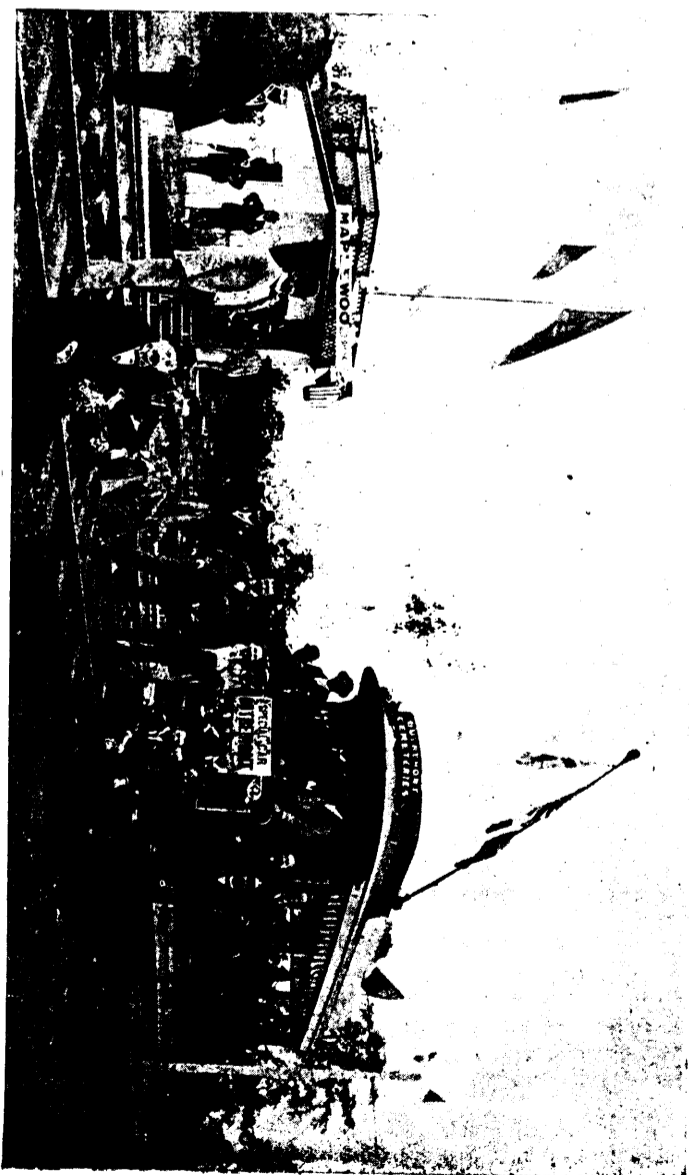
GRUPE DES INVITES



LE TRAIN ARRIVE EN FACE DU HARAS NATIONAL

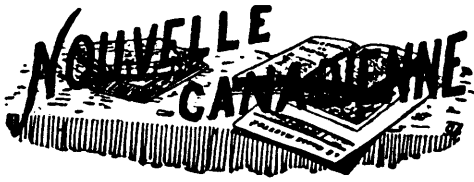


VUE SUR LE PARCOURS DE LA VOIE



VUE PRISE A MAPLEWOOD

MONTREAL — INAUGURATION DU NOUVEAU CHEMIN DE FER ELECTRIQUE DE LA COTE-DES-NEIGES



UNE AVENTURE AU BRANDY POT (*)



soir qu'il faisait bien mauvais, que les chars étaient arrêtés, je descendais en voiture pour accompagner les malles. La neige, tombant à gros flocons et poussée par l'affreux vent du nord, encombra les chemins au point que les chevaux ne voulaient plus avancer. Nous étions à l'Isle Verte, et il fallut trouver un gîte. Nous dirigeâmes nos trois voitures, non sans misère, vers une assez jolie maisonnette, située à peu de distance du chemin. On frappa, et comme si on semblait nous attendre ce soir là, la porte s'ouvrit presque aussitôt. Je demandai à loger pour la nuit, et sur la réponse affirmative de l'hôte, je m'approchai vivement du poêle. On ranima le feu et une douce chaleur me remit bientôt des fatigues du voyage.

La conversation s'engagea, et elle devint très intéressante. Je vis que mon homme était un de ces vieux qui, bien que sans instruction, possèdent au parfait le talent de narrateur. De récits en récits, il finit par me raconter celui qui suit, et qui ne manque pas complètement d'intérêt. Laissons maintenant parler le vieux :

"Il y a de cela, dit-il, vingt cinq ans. Je demeurais alors à la Rivière-du-Loup. M. H. . . ., dont j'étais le fermier, me combait chaque jour de dons considérables. J'étais confus de tant de bontés, et je n'avais qu'une crainte, c'était de mourir sans pouvoir les lui rendre. Bien des fois, je disais à Mlle Hélène, la jeune et digne fille, qui venait chaque jour nous visiter. "Ah ! que ferai-je donc, ma chère petite demoiselle, pour vous rendre tout ce que je vous dois." "Bah ! répondait la noble enfant, on ne sait pas l'avenir, peut-être en trouverez-vous l'occasion," et elle riait.

"Tout en riant, elle disait bien la vérité, et l'occasion que je cherchais depuis si longtemps s'offrit dans le moment que je m'y attendais le moins.

"Un capitaine anglais, ami de M. H. . . ., riche et joli, mais homme débauché et adonné au vice si pernicieux de l'ivrognerie, sut, dans une visite qu'il fit à mon bienfaiteur, capter sa confiance et celle de Mlle Hélène. Il demanda la main de celle-ci à son père, qui allait peut-être consentir, lorsque heureusement il reçut une lettre l'informant de la conduite du capitaine. Il changea d'idée et l'éconduisit avec toute la délicatesse possible.

"Blessé de ce refus, le capitaine partit, mais il jura de se venger. Un mois se passa sans que l'on entendit parler de rien. On commençait à oublier ses menaces, lorsqu'une nuit que j'étais avec mon fils, sur la grève, attendant la marée basse pour voir à nos pêcheurs, j'entendis tout à coup des cris de détresse. J'écoutai, c'était ceux d'une femme.

"—Laissez-moi, disait la voix ; oh ! pitié, de grâce, menez-moi chez mon père."

"Cette voix me frappa, j'écoutai encore, il n'y avait pas à se tromper, c'était bien Mlle Hélène.

"—Au secours ! aux assassins ! criait-elle tous les jours.

"Mais le bruit des rames couvrit sa voix, et je n'entendis plus rien. Je me jetai à terre pour ne pas être aperçu, et bientôt une chaloupe passa à peu de distance du chemin. Je n'entendis qu'un cri : "Au secours !" et la chaloupe s'éloigna. Un instant, je voulus me jeter à la nage, mais à quoi bon ? La chaloupe, conduite par deux marins vi-

goureux, glissait sur l'eau avec la vitesse de l'oïseau. Je courus à la cabane pour chercher et éveiller mon fils qui dormait.

"—Pierre, dis-je tout bas, viens vite, suis-moi.

"—Qu'est-ce ! . . . demanda-t-il.

"—Chut ! répondis-je, tu sauras tout, viens, c'est tout.

"En un instant, la chaloupe fut à l'eau et nous partîmes à force de rames. On ne voyait qu'une faible lumière, car déjà l'autre chaloupe était bien loin.

"—Vois cette lumière, dis-je à mon fils, c'est celle d'une chaloupe, et c'est celle du capitaine S. . . On a enlevé Mlle Hélène.

"—Les misérables ! murmura-t-il.

"—Sauvons-la au prix de notre vie, répondis-je.

"Et nous redoublâmes d'ardeur.

"—Il faut deviner leur course et les devancer, m'écriai-je.

"—Tiens, dis mon fils, ils gagnent le nord, ils vont au Brandy-Pot ; ah ! mes coquins, nous vous tenons . . .

"Et, tout en parlant ainsi, nous filions. En peu d'instants, on les devança, et je les vis derrière nous.

"—Courage, dis-je à mon fils que je voyais faiblir, c'est Hélène, notre maîtresse, il faut la sauver.

"—Oai, répondait mon fils, et ces paroles, ce nom, semblaient lui donner la force d'Hercule.

"On passa bientôt près d'un grand navire, mouillé un peu en haut du Brandy-Pot. Nous glissâmes inaperçus, et un quart-d'heure après nous étions sur le rivage. Mon fusil à la main, je me dirigeai vers une petite maison, la seule habitation qu'il y eut alors et qui servait d'auberge. Cette maison était bien connue de tous les marins, qui passaient bien rarement sans y arrêter. J'allai me poster près d'une fenêtre, et je vis deux hommes assis près d'une table. Je reconnus de suite le capitaine S. . . ., quant à l'autre je le voyais pour la première fois.

"—Ils réussiront, disait alors le capitaine, car Dick est un de ces hommes qui ne manque jamais leur coup. Pauvre H. . . ., tu as méprisé ton ami, on rira bien ! que de larmes tu verseras . . .

"—Le misérable, murmura mon fils, en faisant un pas en avant.

"—Patience, lui dis-je, ce n'est pas encore le temps.

"—Mais continua le capitaine en regardant à sa montre, mes loupes retardent, auraient-ils été pris au piège ? allons voir.

"Et il sortit.

"Je m'enfonçai dans les broussailles. Ils se tenaient là, tous deux, à dix pas de moi. Je mis en joue, mais je me ravisai, je n'avais qu'un coup à tirer et je jugeai plus à propos d'attendre.

"—Les voici ! s'écria le capitaine.

"Et, de fait, on commençait à voir la chaloupe.

"—Ils ont l'oïseau, dit-il joyeusement en se frottant les mains. A moi la partie, C de H. . . ! tu maudiras le jour où tu m'as refusé ta fille. Oai, ta fille sera mon esclave, car je hais trop ton nom pour en faire mon épouse.

"Et il entra dans la maison, prit un verre d'eau-de-vie et se rassit tranquillement.

"Pendant ce temps là, la chaloupe était arrivée. Les deux marins attachèrent solidement l'embarcation, et l'un se dirigea vers l'auberge, l'autre restant près de la chaloupe. C'était le temps, je sortis de ma cachette et, me ruant sur le matelot, d'un coup de crosse de fusil, je l'étais à terre sans qu'il proférât une seule plainte. Détachant la chaloupe, je la poussai au large et m'éloignai en toute hâte. La jeune fille, se levant à demi, s'écria :

"—Ah ! pitié, pitié, tuez-moi plutôt !

"—Pas un mot, m'écriai-je, c'est moi, c'est Pierre, le fermier . . .

"—Ah ! grand Dieu ! s'écria-t-elle, seriez-vous donc du complot ?

"—Non, répondis-je, presque blessé de ce soupçon ; je veux vous sauver, vous ramener à votre père.

"—Pardon, Pierre, pardon, d'avoir pu soupçonner . . .

"—N'en parlons plus, noble enfant, vous êtes pardonnée.

"Tout en parlant ainsi, nous nous éloignâmes du

rivage, et je vis bientôt l'autre marin sortir, un fanal à la main, et suivit du capitaine.

"—By . . . s'écria ce dernier en apercevant le matelot gisant à terre, le diable se serait-il mêlé de la partie.

"—Yes, criai-je alors.

"Et le mettant en joue, je lâchai le coup. J'entendis un corps tomber lourdement à terre, puis ces seules paroles : "Poor Jack !"

"Bientôt l'on perdit le Brandy-Pot de vue, et, deux heures après, Mlle Hélène était chez elle.

"Elle nous raconta comment les matelots étaient entrés. En défonçant une fenêtre, ils l'avaient baillonnée et transportée dans leur chaloupe, qui était cachée sous le vieux pont.

"Mlle Hélène fut dangereusement malade de cette aventure, mais nos bons soins la ramenèrent à la vie."

* * *

—Et, qu'est-elle devenue ? demandai-je au bonhomme, qui s'était arrêté pour allumer sa pipe.

—Vous la voyez ici avec nous, continua-t-il, c'est l'épouse de mon fils ! Malgré la différence de position, Hélène n'a jamais voulu consentir à en aimer d'autre que lui. C'est à cette bonne action que je dois, outre la fortune, d'avoir une *bru* qui fait le bonheur de mes vieux jours. Il y a quelques années, un jeune homme de Cacouna, qui s'occupait alors de la maison de Brandy Pot, trouve, en creusant à sa porte, deux cadavres : c'étaient ceux des deux matelots, qui avaient ainsi trouvé leur juste châtement.

J.-G. BOURGET.

MŒURS, COUTUMES ET TRADITIONS

UN REPAS EN RUSSIE



J'étais invité chez le comte M. . . ., un des membres des plus aimables, des plus spirituels, et, — troisième qualité qui ne gâte rien, dans aucun pays, — des plus riches de l'aristocratie russe. Nous étions quarante convives. Comment peindre le luxe et la magnificence de cette maison ? En arrivant, on traverse, au

milieu de deux rangs de valets somptueusement vêtus, plusieurs salons qui précèdent la belle galerie de tableaux, où le comte vous reçoit avec une bonne grâce parfaite. On entre sans être annoncé par le fausset d'un laquais qui, estropiant votre nom, provoque les rires de toute l'assemblée ; la simplicité russe exclut ce cérémonial.

À six heures, on s'achemine vers une autre galerie, où l'on trouve une table couverte d'un beau service surtout chargé de fruits et de fleurs ; au premier coup d'œil, on se croirait chez un descendant de Pythagore. Le gourmand ne peut, comme en France, dévorer de ses regards le premier acte du dîner, ni marquer ses victimes ; ses jouissances sont encore un mystère ; mais il aura le charme de la surprise, car de cinq minutes en cinq minutes on viendra offrir une nouvelle tentation à sa gourmandise.

Ici on ne souffre pas de la lenteur ni de l'embaras d'un amphitryon, qui a souvent la double prétention de se montrer écuyer tranchant et aimable conteur : un maître d'hôtel très expéditif découpe lestement sur le buffet le quartier de bœuf de l'Ukraine, le veau d'Arkangel, le sterlet du Volga et la dinde du Périgord. Tous les plats étant doubles et présentés par une foule de valets intelligents, le service se fait à merveille, et l'on mange chaud.

Mais, en citant le côté brillant, — imité du reste depuis quelque temps sur nos grandes tables françaises, — il faut bien faire la part de la critique. Il y a un usage, en Russie, sur lequel peu de gens prennent leur parti : chaque fois qu'on enlève l'assiette on enlève aussi le couvert. Dans les grands dîners, il serait impossible d'avoir assez de vermeil ou d'argenterie pour la renouveler vingt fois

(*) Le Brandy-Pot est une place bien connue des marins, qui trouvent là un abri contre les grands vents. Elle se trouve vis-à-vis la Rivière-du-Loup, à trente lieues en bas de Québec.

Qu'arrive-t-il ou que peut-il arriver ? C'est que les domestiques, peu scrupuleux, ne lavent point, mais essuient légèrement ou n'essuient pas du tout les couverts. Ainsi, cette élégance de mœurs vous expose à manger avec la fourchette de tout le monde. J'ai vu des dames se cramponner à leur couvert pour échapper au danger qui les menaçait. Il ne faut pas croire que les vins étrangers attendent cérémonieusement le second service ; aussitôt après le potage, on est envahi, ou plutôt arrosé, par les plus illustres coteaux de la Guyenne et de la Bourgogne. Souvent le généreux amphitryon, s'il a le secret de vos préférences, fait placer devant vous la bouteille favorite ; le maître d'hôtel vous signale cette attention, et, à travers les fleurs qui ombragent et parfument la table on échange un sourire reconnaissant contre un sourire gracieux du comte. L'intervalle qui sépare les deux services est rempli par un sorbet au rhum dont la mission est de renouveler l'appétit, — comme le traditionnel verre d'eau-de-vie de cidre, chargé de faire, au milieu du repas, le " trou " normand....

Hélas ! il n'est pas de joie sans mélange ici-bas. Le comte, avec l'intention d'ajouter au plaisir de ses convives, fait placer dans la pièce voisine, dont les portes restent ouvertes, un orchestre de soixante musiciens qui vous assourdissent de leurs sons harmonieux, depuis la première cuillerée de potage jusqu'au dernier verre de vin de Constance. Cette recherche me semble tout à fait nuisible aux voluptés du festin ; les causeurs surtout la trouvent insupportable. J'étais placé près du colonel de M.... — dont les Parisiens ont pu apprécier, en 1869, l'esprit élevé, en même temps que l'entrain plein d'humour. Les morceaux de musique se succédaient avec une telle rapidité, qu'il m'était impossible d'entendre une phrase entière de mon voisin.

Les Grecs, plus raffinés que nous dans certaines délicatesses de la vie, se contentaient, pendant le repas, d'un seul musicien, qui accompagnait de sa lyre des chants de guerre et d'amour ; cette mélodie s'adressait à l'âme et au cœur autant qu'aux oreilles. Si Alcibiade, avec ses idées bizarres, se fût avisé d'étonner ses convives par une centaine de clairons et de trompettes, il est probable que chacun, jetant sa couronne de roses avec humeur, aurait déserté la salle à manger. Si on veut absolument des musiciens, on devrait les placer à distance ; leurs accords affaiblis ne parviendraient aux convives que comme un écho mélodieux et lointain, et, complétant les délices du banquet, ne couperaient la parole à personne. Les morceaux caquetés se digèrent aisément ; ce principe gastronomique est tout à fait violé quand on a pour voisinage la musique d'un régiment. Consultez là-dessus l'expérience des pauvres hommes d'Etat en voyage.

La Russie, étant la terre classique des tours de force, abonde en pruniers ; on y mange d'assez belles cerises au mois de mars ; elles coûtent deux ou trois roubles la livre (le rouble vaut quatre francs) J'ai assisté à un grand dîner chez un jeune millionnaire : le milieu de la table était occupé par un beau cerisier ; chaque convive cueillait des cerises sur la branche qui l'ombrageait. L'arbre coûtait à l'amphitryon 1,800 roubles ; ainsi ce tour de force de la nature entraîne un autre, celui d'acheter ce prodige. Dans le mois de janvier, une livre de petits pois ou de haricots verts coûte de vingt-cinq à trente roubles ; et la livre n'étant que de treize onces, il en faut deux ou trois pour faire un plat. Un concombre coûte trois roubles. Ainsi, rien de plus cher que ces jeux de la végétation. Durant tout l'hiver, on mange des asperges, d'autres légumes et des fruits nouvellement cueillis ; mais la saveur manque aux prodiges de la serre.

Un de mes voisins de table me disait un jour :
— Mes yeux m'apprennent que je mange des asperges, mais ma bouche n'en convient pas !
Je m'inclinai sans répondre : il venait d'exprimer spirituellement tout haut ce que je pensais de ces coûteuses primeurs.

VIC FERRET-JAY.

Dans une grande nation, la nécessité d'avoir des hommes crée des hommes. — EMILE BERR.

UNE HISTOIRE JAOLIE

On causait littérature dans le salon des Bécaire ; on discutait Hugo, Damas, Sardou, Daudet, etc.

En résumé on prétendait que la France tenait la corde au point de vue des lettres, lorsque sir Sgontboh, qui avait gardé le silence jusque-là, prit la parole.

—Vo, messé, yo croyez toujours qué vo été merveilleuses pour toutes les choses, mais vo avez pas le mémoare des grandes hommes de les tous pays qu'ils sont aussi de très grandes génies.

C'est porquoa vo figlourez soa-même vo été considérables. Vo avez pas devenu véritable : aussi, no messé, por parlé qué littérateur, no avons de grandes auteurs, de même que le France.

No avons Shakespeare, lord Byron, Walter Scott, heu... heu, et pouis encore eune autre.

Cet autre, il avai écrit oune histoare méufique, qué je vais vous soa-même raconter.

Cette roman, il est oune grande parc dans le Japon, avec toute plein de verdioare, des jardins très siouperbes.

Dans cette grande jardin, il prend promenade oune djoane damesselle très jaolie.... il avait oune robe blanche.

La djoane fille qu'il a oune robe blanche, il courré gracieusement après oune.... oune.... comment vo appelé cette bête ?

—.... ?
—Oune bête qu'il met le museau dessus les fleurs, et pouis après qu'il va autre ?

—.... ?
—Qu'il a des ailes ?
—Un papillon ?

Pépillone.... yes, il courré après une pepillone. La djoane fille il courré par devant, et pouis par derrière. Oune djentleman il regarde avec oune sètisfecheune amoureuse ; ceté le fiancé du damesselle.

Ce damesselle, il est aussi le fiancé de cette messié, mais volà la damesselle qu'il couré, qu'il devient tomber dans oune machine avec de l'eau... de.... de l'eau, yes, comment vo appeler cette chaose ?

—.... ?
—Oune machine rond avec de l'eau qu'on met dans les grandes jardins, avec des petites poissons ?

—Ah ! un bassin !....
—Yes, oune bassin.... en courant après le.... vo avez dit ?

—Papillon.
—Yes, après le pépillonne, il tombé dans le bassin.

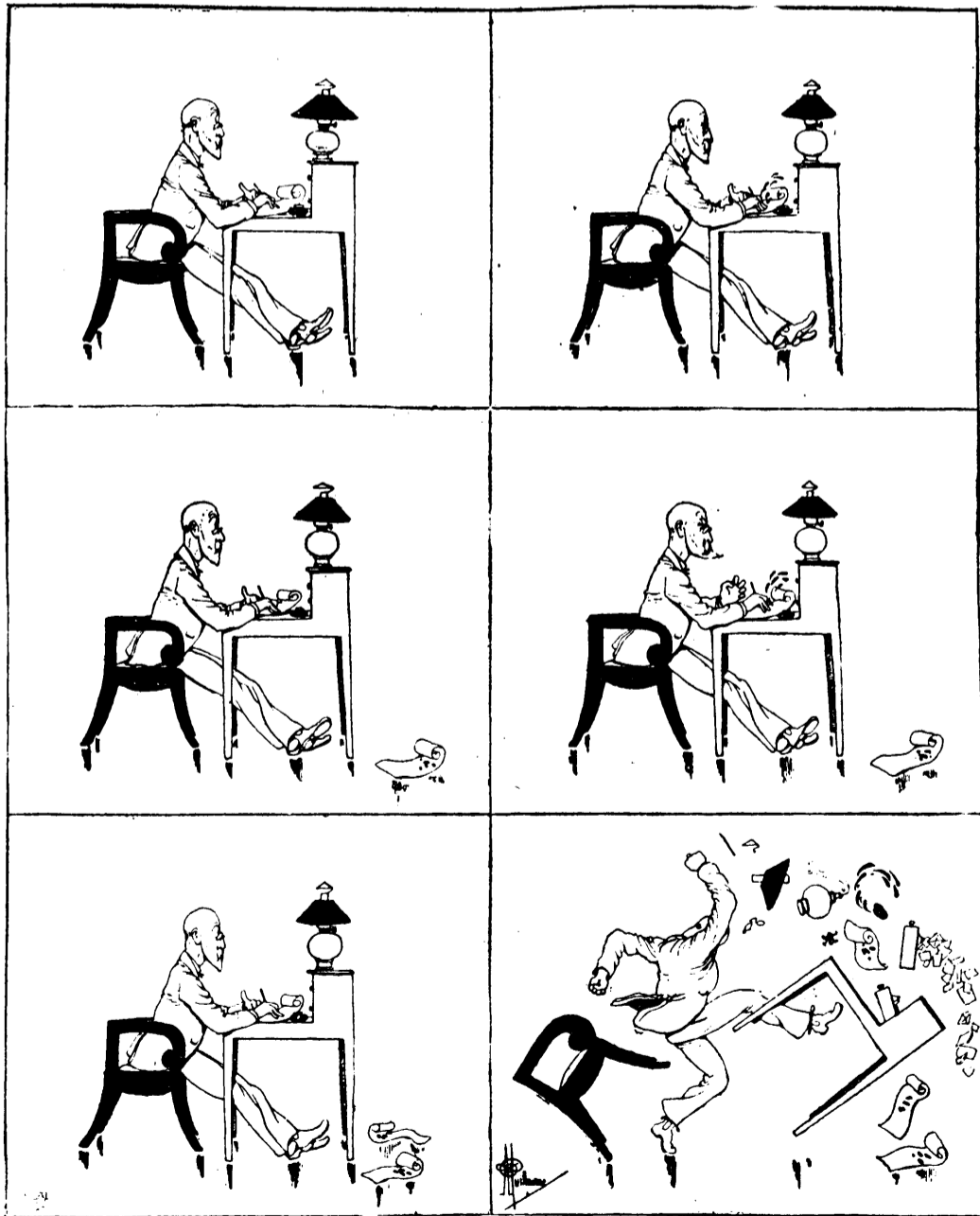
Mais cette jène homme qui voit cette malher, il se prend dépêcher pour ôter le djoane fille d'infousser. Et pouis !.... et pouis, il tombe dedans, et qu'ils sont devenus morts, que c'est malhéreux.

Comment vous trouvez cette jaolie histoare !
—Mais.... très jolie, en vérité, c'est.... c'est très joli.

—Eh bien !.... il est de moa.

CH. LEROY.

Chez le coiffeur :
—Oai, monsieur, ce client est tellement chauve que, de crainte de coarant d'air, il garde son chapeau sur la tête pendant que Gustave lui coupe les cheveux.



LA PLUME QUI CRACHE. — DESSIN DE A. GUILLAUME

CHRONIQUE DE LA MODE

CORSAGES ET BLOUSES

Toutes les robes qui ne sont pas des robes princesses sont composées d'un corsage et d'une jupe. Quelquefois le corsage est une guimpe dont la partie visible forme empècement, et l'autre partie cachée, baleinée, prépare la taille à recevoir, sans l'épaissir, les plis ou fronces qui s'y termineront.

Quelquefois le corsage est entré dans la jupe ; d'autres fois il en sort en basques ou en péplum, ou bien il est rejoint à la taille par une ceinture. D'autres fois, ce corsage est un boléro ouvert ou croisé.

Toutes les fois qu'il est baleiné, on peut l'appeler corsage ; le boléro sans baleine est un vêtement, le corsage sans baleine est une blouse.

Le corsage demande à être d'un tissu semblable à celui du costume ; la blouse, au contraire, étant une fantaisie, demande à être d'une étoffe différente. Un corsage peut se faire pardonner d'être d'une autre étoffe que celle du costume, s'il est de soie ou de tissu riche ; la blouse peut être de tissu le plus modeste crépon de coton, mousseline, nansouck, flanelle, voile, etc. On se sent plus maintenant et on est toujours mieux habillé dans un corsage ; on est plus à l'aise dans une blouse et on y a beaucoup moins chaud.

Voici ce que disait au commencement de la saison le *Moniteur de la mode* :

"La mode semble vouer un culte de plus en plus grand aux corsages figaros, qui, plus ou moins longs, garnis de belle façon ou de belle autre, fermés ou ouverts, n'en resteront pas moins des figaros. Nous en verrons de très courts, arrivant à peine à la hauteur de la poitrine, qu'on fait en velours de couleur entièrement brodé et qu'on pose sur n'importe quelle toilette afin de l'habiller davantage. C'est très coquet et très élégant.

"D'autres à grands revers, se continuant par derrière en un col marin, carré, tel qu'en portent les enfants, sont très nouveaux et donnent lieu à des garnitures très riches. On couvre ces revers et le col de belles guipures bises ou de soutaches de soie d'un dessin très beau. Les manches, toujours très larges, se font très longues ou très courtes, au-dessus du coude."

Quant aux blouses, on en porte de toutes les formes, de toutes les nuances et de tous les tissus. Ceux de fantaisie ont le plus de succès. Voici un genre de blouse original, dont parle la *Mode pour tous* :

"Une fantaisie nouvelle est la blouse ou jupe chauve-souris, qui procède également du péplum. On fait cette blouse en tissu accordéon crépon léger, sarah ou mousseline de soie. Elle est découpée en pointes très longues, descendant très bas, c'est-à-dire s'arrêtant au-dessus de l'ourlet de la jupe de dessous."

Pour les garnir, la dentelle et les entre-deux dont on s'est tant servi l'été dernier ont au moins autant de succès cette année. La *Mode pratique* décrit comment on pourra garnir d'une façon tout à fait nouvelle une blouse que l'on veut rendre élégante. Ce journal s'exprime ainsi :

"Avez-vous déjà vu quelques unes de ces jolies guipures ocre appliquées sur du satin blanc dont on fait des empèchements, des revers, des épaulettes ? Si oui, vous conviendrez certainement avec nous que l'effet de cette garniture est tout à fait neuf, bien que les revers, les empèchements et les vestes ne le soient point. Rien n'est plus joli que le blanc de perle de satin voilé et adouci par la guipure jaunée et cela s'accorde avec presque toutes les nuances d'étoffes ; on garnit ainsi des blouses de crépon d'un noir profond, volonté, d'autres en mousseline de soie noir plissées accordéon ; le beige roux un peu chaud, l'aubergine, le crème, le vert, le vieux bleu, le gris, le mordoré, le bleu marin s'accroissent aussi très bien de cette garniture. On applique sur du satin blanc non seulement des empèchements de toute forme, ronds, carrés ou pointus, mais aussi des entre-deux que l'on dispose sur les corsages blouses rayures verticales, chevrons, biaisées ou horizontales. Quelquefois un fin plissé, bien fourni, en mousseline de soie blanche ou ocre exactement assortie au satin ou à la guipure, retombe en coquillé au bord de revers, d'épaulettes ou d'empèchements ainsi faits. Enfin on voit des vestes entièrement en satin blanc, toutes recouvertes de guipure, que l'on peut porter sur diverses blouses unies ; c'est surtout joli quand la veste est très courte."

pare, retombe en coquillé au bord de revers, d'épaulettes ou d'empèchements ainsi faits. Enfin on voit des vestes entièrement en satin blanc, toutes recouvertes de guipure, que l'on peut porter sur diverses blouses unies ; c'est surtout joli quand la veste est très courte."

Avec un bon patron, la confection de ces blouses est d'une grande simplicité. Le dos est plat ou légèrement froncé, d'un seul morceau ; on ne fait qu'une seule pince et une seule couture sous le bras. En achetant, pour un premier essai, une étoffe bon marché, on peut sans crainte, se risquer à fabriquer une de ces fantaisies dont on pourra avoir plusieurs modèles pour le prix d'une seule façon.

NOTES ET FAITS

Vieille inscription

L'inscription suivante a été trouvée sculptée sur le fronton de la porte de l'antique cimetière des Saints-Innocents, à Paris :

Passant, penses-tu point passer par ce passage
Où, pensant, j'ai passé ?
Si tu n'y penses point, passant, tu n'es pas sage
Car, en n'y pensant pas, tu te verras passé !

* * * *

Troglodytes africains

Les récents voyages des Belges au Congo ont fait découvrir une population intéressante, les Balamotos qui habitent des grottes dans les montagnes qui se trouvent entre les rivières Loufila et Louapala.

Les tribus environnantes avec lesquelles ils vivent d'ailleurs en bonne intelligence, avaient essayé, paraît-il, de s'emparer d'eux sans y réussir. — Les Balamotos ne s'occupent que de chasse et de pêche et échangent leurs produits avec leurs voisins pour du sorgho, maïs, etc.

Très sauvages, ils ne se plaisent que dans un isolement absolu, n'admettent jamais un étranger chez eux et savent résister à toute attaque, grâce à leur habileté à tirer de l'arc.

* * * *

L'île Sainte-Hélène

Le lieutenant de marine Marchetti, qui a fait à bord de la corvette autrichienne *Saida*, un voyage autour du monde, décrit comme suit Longwood House, la dernière "résidence" de Napoléon Ier :

"On n'a jamais dit grand bien de Longwood House, mais l'aspect de la demeure évoque de bien douloureux souvenirs. On éprouve un sentiment de profonde pitié pour l'empereur défunt et un sentiment de répulsion pour le manque de sens chevaleresque qui a fait enfermer, dans une chambre infecte, un souverain déchu, un grand ennemi, mais un personnage dont la mémoire survivra à jamais. Les murs sont en planches, épaisses de plusieurs pouces ; les fenêtres sont basses et petites. Les meubles ont disparu depuis la mort de Napoléon Ier ; depuis, le bâtiment a servi d'écurie !"

* * * *

Le poil de Mahomet

Il s'agit d'un poil sacré, d'un poil de la barbe de Mahomet.

Il paraît que le prophète, tout en causant, avait l'habitude de passer la main dans sa barbe. Un poil venait il à s'en détacher que ses disciples se précipitaient pour le saisir, — et celui qui l'attrapait le conservait pieusement.

En l'an 1145 de l'hégire — 1723 de Jésus-Christ — on érigea à Caddapah, dans la province de Balaghaz, un beau monument où fut déposé une merveilleuse boîte d'or renfermant un de ces poils de la barbe de Mahomet.

La boîte avait un couvercle de cristal, percé de petits trous par où l'on introduisait un peu d'eau, une fois l'an, à l'occasion d'une fête solennelle où se rendaient de nombreux pèlerins qui venaient de tous côtés vénérer la précieuse relique.

Quand Hayder conquit Caddapah, il s'empara du sacré poil et le fit porter à Seringapatam, où

il fut conservé jusqu'à la prise de cette ville par les Anglais.

Qu'est devenu ce poil ?

* * * *

Une légende

Les oiseaux de nuit passent souvent de vilains quarts d'heure avec nos paysans. Il n'était pas rare, autrefois, de voir à la porte d'une grange quelque chouette clouée vivante par les ailes et par les pattes. Ce spectacle, il faut le reconnaître, est moins fréquent aujourd'hui. Mais si les paysans ont à peu près cessé d'être les tourmenteurs jurés des hiboux, des grands et des petits ducs, des orfraies et des halottes, ils continuent à poursuivre les chauves-souris d'une haine féroce.

Voici pourtant une histoire qui pourrait les rendre plus humains à l'égard de ce dernier volatile. (Avec volatile je ne me compromets pas.)

Cette histoire, cette légende vient de loin, de l'Asie-Mineure.

Salomon, fils de David, roi des hommes et des créatures, rassembla un jour tous les oiseaux de la terre :

— Que chacun de vous me donne une de ses plumes, commanda-t-il. Je suis vieux et j'ai besoin d'un doux lit pour reposer mon corps affaibli par les ans ; de vos plumes, je me ferai une molle couche.

Tous les oiseaux du ciel, l'aigle et le vautour, le merle et la tourterelle, la caille et la perdrix, le moineau et la fauvette se dépouillèrent d'une de leurs plumes et l'offrirent au roi Salomon.

La chauve-souris se dit :

— Qu'est ce qu'une plume pour le lit du fils de David ?

Et, arrachant tout son brillant plumage, elle le présente au souverain des êtres.

— Sois bénie entre toutes ! s'écria le roi Salomon.

Puis, songeant que dans les siècles futurs la chauve-souris serait en butte aux moqueries des autres oiseaux, il dit :

— Les heures de la nuit seront celles où tu parcourras les airs ; ainsi les animaux et les hommes ne t'apercevront point dans les ténèbres extérieures.

Et c'est depuis ce temps que la chauve-souris est devenue l'oiseau de la nuit.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Un bon ivrogne passait sur le boulevard de Belleville et se heurtait à tous les passants :

— Ah ! ça, voyons, s'écria-t-il en colère, y sont donc tous pochards, aujourd'hui ?

* *

Au café :

— Pourquoi diable, mon vieux Gustave, bois-tu toutes tes consommations, même l'absinthe, avec une paille ?

— Ah, ça, Ernest, c'est sacré ! J'ai juré à ma femme de ne plus mettre le nez dans un verre.

* *

Entre fiancés :

— Eh bien ! monsieur Jules, vous ne regrettez pas la vie de garçon ?

— Oh ! mademoiselle, la cuisine des restaurants est si mauvaise !

* *

Rencontre.

— Quoi ! vous êtes en deuil ?

— Mon père.

— Ah ! quel malheur ! Et vous a-t-il laissé une grande fortune ?

— Lui ! c'était un bien trop honnête homme. Tout le temps que j'étais mineur, il s'est amusé à payer mes dettes. Il m'a ruiné !

Voulez-vous rire ? Lisez les *Farces de Piron*, l'immortel rieur. Plus de front morose. La joint est maintenant peinte partout. Prix : 10 cents. G.-A. & W. Damont, 1826, rue Ste-Catherine.

CHOSSES ET AUTRES

—L'Irlande compte 107,774 personnes vivant de la charité publique.

—Depuis 2,000 ans, il existe en Chine des institutions de secours aux pauvres.

—M. Ernest Legouvé est le doyen de l'Académie Française. Il a maintenant quatre-vingt huit ans.

—La population des Etats Unis comprend 2,470,040 nègres, 107 476 Chinois, 2,039 Japonais et 58,805 sauvages civilisés.

—La récolte de blé des Etats-Unis est généralement belle. On estime que le total dépassera 475,000,000 de boisseaux.

—Il y a 108 forêts réservées, en Ecosse, pour la chasse aux daims. C'est une étendue de terre de 1,975,000 acres, enlevée à la culture.

—Même du sol gelée de la Sibérie, il sort une tige qui fleurit ! C'est celle d'une espèce de tournesol qui s'épanouit le matin et s'effeuille le soir.

—Les femmes ont le droit de vote dans la Nouvelle-Zélande ; mais cela ne les satisfait pas : à présent, elles veulent être éligibles. Elles ne tarderont pas à l'être.

—Un Américain du Dakota Sud propose de faire les cadrans des montres en couleur noire et les aiguilles en métal blanc, afin qu'on puisse mieux voir l'heure dans l'obscurité. L'idée n'est pas mauvaise.

—On peut extraire de la graisse du cuir, en le faisant bouillir et en le soumettant ensuite à une presse hydraulique. On obtient ainsi une matière huileuse qu'on traite à l'acide sulfurique et l'on a 18 p. c. de graisse.

—Quand on ôte des chaussures qui ont été mouillées, on devrait les nettoyer et passer sur le cuir de l'huile paraffine avec un morceau de flanelle. Le lendemain, on les trouverait flexibles et on pourrait les remettre sans en être incommodé.

—D'après le *Railway Age*, on aurait compté aux Etats-Unis, le 1er janvier, vingt-trois chemins de fer, d'une longueur totale de 2,988 milles et dont le capital total s'élevait au chiffre de \$260,100,000, qui étaient entre les mains des liquidateurs.

—On a beaucoup discuté la question de savoir qui a inventé les lunettes d'or, et qui, le premier, a eu le plaisir d'en porter. C'est à un Italien du nom de Salvino Armati, mort en 1317, qu'est généralement attribué l'honneur de la découverte.

—Le Théâtre Royal est le premier de nos théâtres qui vient d'ouvrir ses portes. Depuis plusieurs années, le Royal n'a pas été soumis à une toilette plus complète. Les peintures et tapis ont été renouvelés à neuf, la scène agrandie, et les grandes productions à spectacles auront tout l'espace désirable pour leur effet.

Le personnel de l'administration reste le même, et le public qui a été à même d'apprécier les bons offices, la politesse et l'affabilité des employés de l'an dernier, les retrouvera à leur poste.

L'orchestre a été renforcé de plu-

sieurs solistes, et la musique ne laissera rien à désirer.

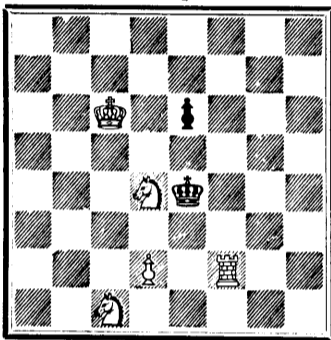
La pièce de cette semaine est *She*, de Ridder Haggard. La représentation est dirigée par M. Pearson, dont les succès passés sont une garantie.

LES ECHECS

Les joueurs d'Echecs apprendront avec regret que le *match* de revanche, proposé entre MM. Lasker et Steinitz, n'aura pas lieu avant la fin de 1895. M. de Visser a écrit à M. Steinitz lui disant que : "Vu sa détermination de faire le tour du monde. M. Lasker ne sera pas probablement de retour aux Etats-Unis avant mars ou avril 1895. M. Lasker ne concourra avec personne pour le titre de champion avant de vous avoir donné une occasion de reconquérir vos lauriers perdus, persuadé qu'il est que, dans l'intérêt même des échecs, vous accepterez volontiers ce délai plutôt que de croire à un prétexte ou à un refus de M. Lasker, ce qui, dans les circonstances présentes, serait pour lui hors de saison."

PROBLEME No 165

Composé par M. P. Mauskoft
Noirs.—2 pièces



Blancs.—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

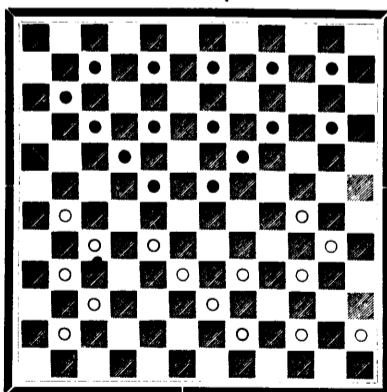
SOLUTION DU PROBLEME NO 164

Blancs Noirs
1 D 5 TR 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.
(12 variantes)

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 149

Composé par M. Elie Jacques, Montréal
Noirs.—15 pièces



Blancs.—15 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

A CORRIGER.—C'est M. C. Carle, de Montréal, qui est l'auteur du problème No 148 et non pas M. J.-P. Cousineau, tel que publié.

Solution du problème de Dames No 147

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
51	71	14	1
47	40	34	60
71	64	60	58
49	44	38	49
24	17	11	35
70	64	16	42
64	16	5	52
72	29	gagnent.	



Dr. H. F. Merrill.

Les Résultats Étonnant

LES HOMMES DE SCIENCE.

La Salsepareille d'AYER

MÉDECINE

Qui n'a pas d'Égale.

Témoignage d'un Médecin bien connu.

"La Salsepareille d'Ayer est sans égale comme dépuratif du sang, et l'on ne saurait trop la louer. J'en ai étudié les effets dans les cas chroniques où aucun autre traitement n'avait réussi et j'ai été étonné de ses résultats. Nulle autre médecine pour le sang que j'aie jamais essayée, et je les ai toutes essayées, n'a une action aussi complète et n'effectue de cures aussi permanentes que la Salsepareille d'Ayer."—Dr. H. F. MERRILL, Augusta, Me.

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer pour les Intestins.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal.
Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La *Revue Hebdomadaire* publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0.50.
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Huvel, gérant.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Le Secret d'une Tombe."

60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

19 Juin—Bons pour revenir jusqu'au 11 Août	18 Août
19 Juin— " " " " " " " "	18 Août
26 Juin— " " " " " " " "	25 Août
17 Jull.— " " " " " " " "	15 Sept.

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine.....	\$28.00
Reston.....	
Estavan.....	
Bincarth.....	
Moosomin.....	\$30.00
Regina.....	
Moosojaw.....	
Yorkton.....	\$35.00
Prince Albert.....	
Calgary.....	\$40.00
Red Deer.....	
Edmonton.....	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.



LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.



LE SECRET D'UNE TOMBE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

— Ecoutez, continua t-elle, à peine m'avez-vous eu présenté ce coffret que j'ai deviné qu'il était le produit d'un vol. Vous l'avez volé, ou vous êtes le complice du voleur. La preuve, c'est que si je vous proposais de m'accompagner chez le commissaire de police, vous me supplieriez de n'en rien faire.

Le misérable tremblait maintenant et ne savait plus que dire. Mme Prudence poursuivit :

— A peine eus-je jeté les yeux sur votre figure, qu'il me sembla qu'elle ne m'était pas inconnue ; mes souvenirs étaient vagues, confus ; mais je continuai à vous regarder, à vous examiner et, presque subitement, le souvenir devint précis.

L'homme haussa les épaules et secoua la tête.

— Vous vous trompez, voilà tout, dit-il.

— Quand on a vu une fois une figure comme la vôtre, on ne l'oublie jamais.

— Mais quand, mais où m'avez-vous connu ?

— Bien sûr, ce n'est pas dans la prison où vous avez purgé votre condamnation à huit années de réclusion.

Le misérable, pâle maintenant, regarda la marchande avec stupeur.

— Niez-vous aussi avoir fait un séjour de plusieurs années je ne sais plus dans quelle maison centrale ?

Il ne répondit pas.

— J'interprète votre silence par ce dicton : " Qui ne dit mot consent." Eh bien, cela vaut mieux ; vous vous montrez plus sage en renonçant à vos dénégations, aussi inutiles que puérides ; d'ailleurs, vous devez bien voir que je ne vous parle pas en ennemie.

— Mais, madame, je ne vous ai jamais vue, comment pouvez-vous savoir...

— Oh ! cela importe peu, vraiment ; sachez seulement que j'ai une mémoire prodigieuse et que rien de ce que j'entends n'en sort. Ne restons pas debout, rasseyez-vous et, si vous le voulez bien, nous allons causer.

Il retomba sur son siège.

Cette femme avec son calme imperturbable, qui lui apparaissait comme une énigme redoutable, exerçait sur lui une sorte de fascination et l'effrayait.

— Où avez-vous dérobé ce coffret ? reprit-elle ; à qui appartient-il ? Je ne vous le demande pas, n'ayant pas besoin de le savoir. Je ne sais pas seulement qui vous êtes, je connais aussi beaucoup de choses de votre passé.

Il la regarda avec un air de doute.

— Vous allez voir, dit-elle.

Elle resta quelques instants pensive, comme si elle eût consulté sa mémoire, et poursuivit :

— Il y a quelques années, en 1874, je crois, oui c'était bien en 1874, vous demeuriez déjà à Montmartre, pas rue du Poirier, mais rue Dabesme ; là vous vous appeliez Aristide Blondeau.

A la même époque, grâce à des certificats dérobés à un de vos camarades, vous êtes entré chez un illustre médecin, M. le docteur Villarceau, en qualité de valet de chambre, sous le nom de Jean Dufresne.

Aristide Blondeau, Jean Dufresne, Alexis Pontois, faux noms. Vous les aimez les faux noms, et pour cause, et vous en avez probablement plusieurs douzaines. Mais cela ne me regarde ni ne m'intéresse. Il me suffit de savoir que vous vous appelez, de votre véritable nom, Edouard Forestier.

Le gremlin ne put s'empêcher de tressaillir, mais il n'essaya même pas de protester. A quoi bon, d'ailleurs ? Il n'avait plus qu'à laisser parler la marchande, à l'écouter et à attendre patiemment afin de savoir où elle voulait en venir.

— Edouard Forestier, reprit-elle, je vois avec satisfaction que vous êtes devenu raisonnable. Eh bien, je m'empresse de vous dire qu'avec moi vous pourriez avoir beaucoup à perdre au lieu de quelque chose à gagner.

III.—L'AVEU

Forestier, avait repris toute son assurance.

— C'est bien, madame, répondit-il ; veuillez m'expliquer vos paroles, je vous écoute.

— Pour vous prouver que je vous connais, que je vous connais bien, laissez-moi vous parler un peu de votre passé.

Vous êtes d'une famille honorable ; votre père était un brave homme, votre mère une excellente femme, vous les avez abreuvés de chagrins et vous avez été leur désolation. Vous vous êtes marié pour le malheur de celle qui a mis sa confiance en vous.

— Est-ce que vous connaissez ma femme ?

— Je ne la connais pas.

— Tant pis.

— Pourquoi cela.

Vous auriez pu me dire où elle est et ce qu'elle fait.

— Je ne peux vous renseigner au sujet de votre femme ; mais ce que je

n'ignore pas, c'est que vous en avez fait une martyre. Un jour, la patience a manqué à la malheureuse et elle vous a quitté, se dérobant par la fuite aux mauvais traitements, aux outrages que vous lui faisiez subir. Depuis lors, il est facile de deviner ce que vous avez fait.

Mais je reviens à votre court séjour dans la maison du Dr Villarceau sous une livrée de valet de chambre. Je n'ai pas à vous le cacher, voilà ce qui m'intéresse le plus dans votre passé. Il y a dans cette incarnation de Edouard Forestier quelque chose qui pique singulièrement ma curiosité ; plus d'une fois, en y pensant, je suis restée longtemps songeuse.

— Ah ! vraiment ?

— C'est comme je vous le dis.

— Je suis enchanté d'avoir pu ainsi occuper votre pensée.

— Pourquoi, trompant la confiance du docteur, êtes-vous entré chez lui comme domestique ?

— Ah ! vous ne le savez pas ?

— Si ; je sais que vous vous êtes fait valet de chambre afin de pouvoir vous emparer de papiers qui avaient été confiés à M. Villarceau et dont il ignorait le contenu.

— Eh bien, c'est vrai.

— C'est ce vol qui vous a fait condamner à huit années de réclusion ?

— Hélas ! oui.

— Ils étaient donc d'une bien grande importance pour vous, ces papiers que vous avez tant fait pour les posséder, que même la pensée de la prison ne vous ait pas retenu.

— Dame ! il faut bien le croire.

Puis assez brusquement :

— Encore une fois, comment savez-vous ?

— En quelques mots, je vais vous le dire : j'ai assisté, à la Cour d'assises aux débats de cette affaire.

— Ah ! je comprends.

— Ce procès aurait pu être une cause célèbre ; ce fut sans doute en considération de la haute situation du Dr Villarceau qu'il n'eut qu'un assez faible retentissement. Mais on s'est plu à reconnaître que vous vous étiez montré fort, très crâne devant la Cour et le Jury. En effet, on ne pouvait mieux que vous ne l'avez fait, déjouer les pièges qu'on vous tendait ; répondre mieux, c'est à dire avec plus d'à propos et de sang froid, aux questions insidieuses qu'on vous adressait. Pour ma part, laissez-moi vous le dire, je vous ai admiré.

Il y a dans tout malfaiteur un comédien qui, une fois en scène, pose pour la galerie qu'il veut intéresser par son attitude, dont il cherche à se faire applaudir par le talent qu'il apporte à se défendre.

Mme Prudence le savait bien, et elle remarqua avec plaisir que ses éloges chatouillaient agréablement la vanité de Forestier.

Elle avait son but. Elle n'avait dit encore que quelques mots des papiers, et cependant c'était sur eux que se portaient toutes ses préoccupations. Certes, il fallait qu'ils eussent réellement une bien grande importance pour avoir tenté la cupidité de Forestier et pour que le docteur en eût si douloureusement regretté la perte. Mais que contenaient-ils donc ces papiers ? Il y avait là un mystère qu'elle brûlait de pénétrer.

Toutefois, elle connaissait trop bien les sentiments humains pour aborder de front la question ; si elle avait quelque chance de faire parler Forestier et de satisfaire ainsi sa curiosité, c'était en prenant un chemin détourné, en amenant le coquin, presque à son insu, à lui livrer son secret.

— Bref, Forestier, reprit-elle, vous avez été parfait de tenue et véritablement très fort.

— Ecoutez donc, fit-il, ils étaient tous contre moi, il fallait bien que j'employasse toutes mes ressources.

— On l'a vu. Mais il y avait le vol domestique avec effraction et préméditation ; la lutte était trop inégale, vous deviez succomber. Voulez-vous savoir quelles réflexions je faisais après votre condamnation ? Je me disais : " Cet homme est véritablement supérieur, c'est un caractère. S'il avait employé pour le bien seulement la moitié de l'intelligence qu'il a consacrée au mal, il serait certainement arrivé à une haute position ; il aurait pu être préfet, député, sénateur. S'il s'était livré au commerce, il eût acquis une belle fortune et, tranquillement, il dépenserait de beaux revenus, sans remords du passé, sans inquiétude pour l'avenir.

Au lieu de cela, à quoi l'ont conduit toute son intelligence, toutes ses rares aptitudes ? A aller manger le pain noir des prisonniers et à tresser des chaussons de lisière pendant des années.

Il y a longtemps qu'on l'a dit, les voies honnêtes sont et seront toujours les plus sûres.

Elle parlait gravement, avec une lenteur calculée, tenant Forestier sous la domination de son regard.

Celui-ci éprouvait un mélange d'effroi et d'admiration pour cette femme qui lui imposait. Il avait toujours eu un certain respect pour la force, et cette brocanteuse représentait une force dont il subissait l'influence.

Mais qu'est-ce que cela voulait dire ? Comment, cette marchande de bibelots se posait à présent en prédicateur de morale ! Quelle idée avait-elle

de lui faire un sermon ? Et tout en s'étonnant de sa patience à écouter cette femme étrange, il l'écoutait.

Elle continuait de lui tenir le même langage, avec un accent si sincère et tant d'unction dans la voix qu'il finit par croire qu'il avait affaire à une femme mystique guidée par le désir d'opérer une conversion.

Après tout, il ne risquait rien à paraître se laisser convaincre ; au contraire, il ne pouvait que tirer profit des dispositions de cette belle âme, qui ne demanderait pas mieux que de l'aider à rentrer dans la bonne voie.

Et ce fut avec une sorte de recueillement qu'il l'écouta quand, au tableau de la vie misérable qu'il menait, en lutte perpétuelle avec la société, s'ingéniant à passer sans cesse à travers les mailles du Code pénal, elle opposa celui de l'existence paisible de ceux qui peuvent aller, venir, se montrer partout sans avoir à craindre les gendarmes.

— Vous avez raison, répondit-il, quand elle eut achevé sa tirade, ce que vous venez de dire est très vrai ; mais pour moi, maintenant, il est trop tard.

— Non, non, il n'est jamais trop tard pour se repentir et revenir au bien.

— C'est une parole d'espoir que vous me faites entendre ; et, cependant, vous savez qu'un homme qui a subi une condamnation est partout suspect, que toutes les portes se ferment devant lui, qu'on le repousse comme un paria. Songez donc, madame, un repris de justice !

— Sans doute, vous rencontrerez des difficultés ; mais on vous aidera à les surmonter.

— Qui ? Vous, madame ?

— Pourquoi pas moi, ainsi que d'autres ?

— Ah ! maintenant, je suis convaincu que, comme vous l'avez dit tout à l'heure, vous ne me parlez pas en ennemie.

— Certainement, je m'intéresse à votre sort. Mais si vous voulez qu'on vous vienne en aide, il faut que, de votre côté, vous vous en montriez digne.

— De quelle manière ?

— Votre femme s'est séparée de vous, elle mène sans doute une vie misérable ; eh bien, allez vers elle, demandez lui de vous pardonner vos erreurs, vos fautes, d'oublier le passé ; enfin proposez lui de reprendre l'existence commune.

— Comment pourrais-je faire cela, puisque j'ignore ce qu'elle est devenue ?

— La malheureuse est peut-être morte de chagrin et de misère.

En courbant la tête, Forestier crut devoir laisser échapper une plainte. Mme Prudence l'enveloppa de la flamme de son regard.

— Il y a une chose que vous pouvez faire, reprit-elle.

— Laquelle ?

— Restituez ces papiers que vous avez pris chez M. Villarceau.

— D'abord, madame, M. le Dr Villarceau est mort.

— Il a laissé une veuve et une fille mariée à un médecin, M. Delteil, déjà célèbre aujourd'hui ; cette famille serait très sensible à la restitution des papiers.

— Je le crois ; mais, madame, vous savez bien . . .

— Quoi ?

— Que je n'ai pas ces papiers.

— Vous avez prétendu les avoir jetés dans une bouche d'égout.

— Eh bien, madame ?

— Vous n'avez pas dit la vérité au juge d'instruction et vous avez également menti devant les jurés.

— Madame, permettez . . .

— Je vous ai entendu répondre devant la cour d'assises et j'ai très bien vu que vous ne disiez pas la vérité au sujet des papiers ; je suis donc absolument convaincue que vous ne les avez pas jetés dans un égout.

Allons, soyez franc avec moi. Que peuvent me faire à moi ces papiers ? Je vous le demande. C'est dans votre intérêt, uniquement dans votre intérêt que je vous en parle, vous le voyez bien. Avouez donc franchement que vous les avez encore.

— Je vous jure que non, madame.

— Je vous crois.

— Ah ! si je les avais !

— Eh bien ?

— Peut-être les vendrais-je très cher.

— Ça, Forestier, c'est encore une mauvaise pensée. Mais passons. Si vous n'avez plus les papiers, qu'en avez-vous fait ? Surtout, fit-elle d'une voix entraînée de sirène, ne revenons pas à la bouche d'égout.

Il eut un mouvement de tête en arrière, et un sourire singulier se dessina sur ses lèvres.

— Dans votre fuite à toutes jambes, reprit Mme Prudence, vous n'avez pu les remettre à quelqu'un.

— Ce que je me serais bien gardé de faire.

— Vous avez pris une voiture et êtes rentré dans votre chambre rue Duhesme.

— Oui.

— Presque tout de suite vous êtes descendu dans la rue pour payer le cocher, et c'est à cet instant, à la porte même de la maison, que vous futes arrêté. Est-ce exact ?

— Parfaitement.

— On vous a fouillé et l'on n'a pas trouvé les papiers sur vous.

— Naturellement, puisqu'on les a cherchés pendant plus de deux mois.

— Plusieurs perquisitions ont été faites chez vous, très minutieuses : on a sondé les murs, visité tous les coins, fouillé le sommier du lit, éventré un vieux fauteuil, examiné le parquet, qui était intact ; vous n'aviez pas eu le temps, d'ailleurs, de sceller une planche.

Ceux qui ont pratiqué ces recherches n'étaient certainement pas des imbéciles, et pourtant ils n'ont rien trouvé.

— Oh ! je les défiais bien de trouver les papiers.

— Par quel moyen avez-vous pu les faire disparaître ? Je me le suis demandé et me le demande encore, n'ayant jamais exercé l'art de la prestidigitation. Et pourtant, Forestier, rien ne m'ôttera de l'idée que ces fameux papiers étaient dans votre chambre.

— Parbleu !

— Ainsi, je ne me trompe pas, fit Mme Prudence ayant l'air ébahi ! Alors, Forestier, ou vous êtes sorcier ou vous avez dans votre sac des tours à tromper le diable lui-même. Toutes mes félicitations . . .

Mais, voyons, pourquoi me disiez-vous tout à l'heure que vous n'aviez plus ces papiers ?

— Parce que, malheureusement, c'est la vérité ; je ne les ai plus.

— Vrai ?

— Trop vrai.

— Et vous ne savez pas ce qu'ils sont devenus ?

— Je ne le sais pas.

— Oh ! . . . Mais vous en connaissez le contenu ?

— Non, répondit sourdement Forestier.

— Quoi, vous ne les avez pas lus ?

— Je ne les ai pas lus. Dans la voiture, j'en aurais eu tout le temps, mais ils étaient dans une enveloppe cachetée et, à ce moment, je ne sais quel scrupule bête ou quelle crainte ridicule m'a empêché de rompre le cachet. Il faut dire aussi que j'étais fort troublé et que j'avais le vague pressentiment que l'on n'avait point cessé de me poursuivre.

— Mais où aviez-vous donc si bien caché les papiers, qu'il ait été impossible de les trouver ?

— Oh ! maintenant que je n'ai plus aucun intérêt à garder mon secret, je peux bien vous dire à vous, ce que je n'ai pas révélé au commissaire de police et au juge d'instruction.

J'avais dans ma chambre un meuble fabriqué par un vieil ouvrier ébéniste que je connaissais. Cet homme, devenu vieux et infirme, tombé dans la misère, me vendit le meuble, auquel il tenait beaucoup, cependant, car c'était un des premiers ouvrages de sa jeunesse.

Ce meuble, sorte de bahut se rétaire en palissandre, avait des incrustations de houx et de nacre, imitant assez grossièrement des têtes de satyres, et, comme autres ornements, des appliques en cuivre doré.

Il était vermoulu dans quelques parties, ce meuble, et n'avait en réalité de valeur qu'en raison d'une particularité de sa construction. C'était une cachette très habilement ménagée et artistement dissimulée dans la planchette sur laquelle étaient posés deux rangs de petits tiroirs. Dans le creux ou l'évidement de ladite planchette, on pouvait serrer de l'or, des bijoux, des billets de banque ou autres papiers précieux.

Impossible de deviner la cachette et nom moins impossible de faire glisser le couvercle sans connaître le secret d'un ingénieux mécanisme.

Tout de suite entrant chez moi, ayant comme je viens de vous le dire, le pressentiment que j'étais poursuivi, je me hâtai de glisser les papiers dans la cachette.

— Et ils y sont restés ?

— Très probablement, attendu que le vieil ouvrier, mort l'année précédente, ne pouvait plus révéler le secret de son meuble et de son invention.

— Mais le meuble, où est-il ?

— Je l'ignore.

— Vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?

— Comment pourrais-je le savoir ? Pour se payer de sa location, le propriétaire a fait saisir et vendre mon très modeste mobilier. Le bahut a été vendu comme la reste. Où est-il allé d'abord ? Où est-il à présent ? Rien ne dit qu'il n'a pas été détruit, peut-être brûlé dans un incendie. Je ne songe certes pas à le retrouver.

— Pourquoi ?

— Ce serait comme si on cherchait une aiguille au fond de la Seine.

— La marchande à la toilette eut un imperceptible sourire et répondit après un silence :

— C'est vrai.

Il y eut un nouveau silence et elle reprit :

— Après tout, ce n'est pour vous qu'un petit malheur ; vous n'avez aucun motif de regretter ces papiers qui, vraisemblablement, étaient des documents de famille, n'ayant de valeur que pour le docteur Villarceau.

— Pourtant, répliqua-t-il en hochant la tête, je les regrette amèrement — Par exemple, voudriez-vous me faire croire que ces papiers contenaient un secret d'Etat ou donnaient des indications pour découvrir un trésor ?

— Je crois qu'ils contenaient mieux que cela.

— Oh ! oh !

Forestier remarqua dans les yeux de la brocanteuse une telle expression de curiosité anxieuse qu'il eut le regret d'avoir trop parlé.

— Me tromperait-elle ? pensa-t-il ; serait-ce un faux intérêt qu'elle me témoigne ?

Dès lors, il se tint sur ses gardes, et aux quelques questions que Mme Prudence lui adressa encore d'un air indifférent, il répondit avec une réserve dont l'astucieuse femme ne pouvait plus le faire sortir.

C'est ce qu'elle comprit. Mais si sa curiosité n'était pas satisfaite comme elle l'aurait voulu, un vaste champ n'en était pas moins ouvert à son imagination, à son esprit d'intrigue. Ce qu'elle venait d'apprendre, après ce qu'elle savait depuis le procès en cour d'assises, augmentait singulièrement son désir de pénétrer ce mystère.

Quant à Forestier, il était devenu soucieux, embarrassé et jetait des regards inquiets sur le coffret que la marchande avait toujours dans les mains. Enfin il se leva.

—Madame, dit-il, puisque vous ne pouvez pas acheter le coffret, veuillez me le rendre.

—Non, je crois devoir le garder, et cela dans votre intérêt, Forestier ; vous le remettre serait vous rendre un très mauvais service

—Je ne comprends pas.

—Hé ! oui, un très mauvais service ; vous ne résisteriez certainement pas à la tentation de l'aller offrir à un autre marchand qui, plus scrupuleux observateur que moi des règlements de police, s'empresse de vous faire arrêter et conduire au commissariat de police.

—Cependant, madame...

—Je devine votre pensée : vous voulez dire que le coffret ne m'appartient pas ; c'est vrai. Je le conserve en dépôt, et ce dépôt, Forestier je ne le nierais pas si vous vous adressiez à la justice pour me le réclamer.

Le sentiment de son impuissance provoquait chez le coquin une véritable rage. Ses prunelles brillaient d'un feu sombre.

Il eut bien la pensée de se précipiter sur la marchande et de reprendre l'objet de vive force. Mais il y aurait une lutte, la femme appellerait à son secours et il risquerait fort de se faire arrêter.

Or, il ne tenait nullement à paraître en Cour d'assises pour se faire condamner, cette fois, à dix ou quinze ans de travaux forcés. Si le régime des maisons centrales n'était pas de son goût, que serait-ce donc s'il était en voyé à la Nouvelle Calédonie pour piocher la terre et casser des cailloux ? Ces réflexions empêchèrent l'explosion de sa fureur, qui se traduisit par une profonde altération des traits, et il courba la tête.

Rien de ce qui venait de se passer en lui n'avait échappé au regard scrutateur de Mme Prudence.

Elle haussa légèrement les épaules et de sa voix tranquille et claire :

—Forestier, reprit-elle, pour avoir pris la résolution dangereuse de chercher à vendre cet objet d'art, il faut que voyez à bout de ressources, que vous ayez un impérieux besoin de quelque argent. Mais je vous ai dit que je vous viendrais en aide.

Elle ouvrit un tiroir et y prit deux billets de banque de cent francs.

—Tenez, dit-elle, en les tendant à Forestier, prenez ceci. J'ai votre adresse, mais elle ne m'est pas utile ; si vous avez encore besoin d'un secours, revenez me voir. D'ici peu, il faut l'espérer, ayant passé les jours difficiles, la fortune vous reviendra ; alors, Forestier, nous réglerons nos comptes et vous me rendrez les avances que j'aurai pu vous faire dans la mesure du possible, bien entendu.

—Merci, dit-il froidement, en prenant les deux billets qu'il glissa dans sa poche.

—Forestier, reprit la marchande, je pourrai peut-être aussi vous donner quelques bons conseils ; venez me les demander, si vous le jugez nécessaire ; vous me trouverez toujours disposée à vous être utile.

—Je reviendrai vous voir, répondit-il.

Et il se retira l'oreille basse, se disant :

—Je viens d'avoir affaire à une maîtresse femme. Je ne voulais rien dire et elle a su me faire parler. Heureusement, je ne lui ai pas appris grand-chose. Mais en quoi ces papiers de la petite espagnole peuvent-ils l'intéresser ? N'est-ce chez elle que de la curiosité ? Peut-être. Ah ! elle serait autrement excitée sa curiosité, si elle savait dans quelles circonstances ces mystérieux papiers ont été remis autrefois à ma femme.

Restée seule, la marchande à la toilette prit une feuille de papier et, avec une précision de mémoire extraordinaire, elle traça la description du meuble où avaient été cachés les papiers, telle que Forestier la lui avait donnée.

—Oui, murmura-t-elle, c'est bien cela : incrustations de houx et de nacre, lesquelles représentent, en y mettant de la bonne volonté, des têtes de satyres ; appliques de cuivre doré.

Elle resta quelques instants silencieuse, puis les yeux étincelants :

—Il faut que je retrouve ce meuble, s'écria-t-elle, je le retrouverai !

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains et resta longtemps songeuse. A quoi pensait-elle ? Vers quel inconnu était-elle dirigée par son imagination aventureuse ?

Elisabeth l'appela pour dîner. Elle vint se mettre à table, mais mangea à peine. A dix heures, la boutique fut fermée et Mme Prudence se retira dans sa chambre et se mit au lit ; mais ce fut tard dans la nuit qu'elle parvint à s'endormir. Plus que jamais elle s'adressait cette question :

—Quel mystère peut donc bien renfermer ce pli si soigneusement caché, si précieusement conservé et si étrangement volé ?

Mais pourquoi Forestier aurait-il volé ces papiers ? Quel intérêt pouvait-il avoir à les posséder ? Cela, Forestier ne le lui avait pas dit, et voilà ce qu'elle aurait voulu savoir. Aussi son désir de les retrouver n'en était-il que plus ardent.

Et, de nouveau, son imagination entraînait en campagne et enfantait mille suppositions, brochant des histoires étranges qui prenaient des proportions fantastiques.

IV.—LES ÉTAPES D'UNE COURTISANE

Nous n'avons plus à apprendre au lecteur que sous ce nom de Mme Prudence, marchande à la toilette, se cachait Léonie Lescure, femme Lebrun, la femme chassée par son mari.

Comme nous le savons, le sculpteur sur bois lui avait rendu sa dot, qu'elle devait à la générosité du docteur Villarceau, son riche mobilier, enfin tous les objets lui appartenant, ne voulant rien garder d'elle.

Tout cela avait été vendu aux enchères à l'hôtel des ventes, et, peu de

temps après, la femme indigne, avait quitté Paris, la France, pour se promener à travers l'Europe.

Cependant, au milieu des désordres d'une existence livrée à tous les caprices de ses passions, un seul sentiment honnête avait survécu en elle, son affection pour son fils. Le souvenir de Paul l'avait constamment suivie dans ses aventureuses pérégrinations.

Elle se le représentait robuste de corps, intelligent, doué de tous les charmes qu'une mère peut désirer à son enfant. Souvent, durant les heures qu'elle déroba au plaisir, elle était songeuse. La vue d'un bambin trotinant à la main de sa mère amenait un nuage sur son front.

Et elle ne devait plus revoir son fils ! Telle était la volonté du sculpteur sur bois. Ne plus le revoir ! Eh bien, non, cela elle ne l'accepterait pas. Lebrun était le père, mais il n'avait pas le droit de briser ce lien sacré qui enchaîne une mère à son fils. La nature protestait contre une sentence dictée par une volonté despotique.

C'est avec la pensée de revoir son fils qu'elle était revenue en France une première fois ; et ce fut pendant son séjour de quelques mois à Paris, qu'ayant eu connaissance du vol des papiers commis chez le docteur Villarceau par un valet de chambre, elle eut la curiosité d'assister aux débats de cette mystérieuse affaire devant la Cour d'assises.

Secrètement, pour savoir où était le jeune Paul, elle faisait faire des recherches qui, toutes, n'eurent aucun résultat.

Elle ne pouvait ni découvrir et moins encore deviner que le jeune garçon était alors au lycée de Chartres.

Pour donner satisfaction à ce besoin de son cœur, il lui aurait fallu, en Madeleine repentante, aller implorer la pitié de son mari ; mais pour rien au monde, elle ne voulait se retrouver en présence de cet homme terrible à qui elle ne pardonnerait point de l'avoir écrasée de son mépris.

D'ailleurs, elle sentait bien qu'elle n'obtiendrait rien du sculpteur et que si elle osait paraître devant lui, il la chasserait une seconde fois.

Elle ne pouvait non plus s'adresser à la famille Villarceau, Comment se présenter dans cette maison après en avoir été chassée honteusement ? Elle serait repoussée avec horreur.

Toutefois, la figure couverte d'un voile épais, elle se rendit à la maison qu'elle avait habitée avec le sculpteur sur bois. On lui apprit que M. Lebrun avait déménagé et qu'il demeurait maintenant rue Saint-Maur.

Toujours voilée, elle alla pendant plus d'un mois rôder rue Saint-Maur, passant et repassant devant la maison où le sculpteur avait son logement et son atelier. Elle pouvait entendre les chants des ouvriers qui travaillaient sous la direction du maître.

Quand quelqu'un sortait de la maison, elle tressaillait, mais ce n'était jamais celui qu'elle espérait voir.

On aurait pu la rencontrer aussi sur les trottoirs de la rue de Boulainvilliers, ne perdant pas de vue l'hôtel Villarceau. Elle put voir plusieurs fois le jeune Lucien Delteil : mais que lui importait le fils de Valentine ? C'était son fils à elle que ses yeux cherchaient partout. Où donc son père le tenait-il caché ?

Un jour elle vit sortir de l'hôtel le Dr Delteil et Valentine, assis côte à côte dans leur voiture ; ils étaient rayonnants de jeunesse, heureux et souriants comme au lendemain de leur mariage.

Elle éprouva comme une morsure au cœur.

Toujours la jalousie avec quelque chose de haineux.

Sans avoir pu voir son fils, ni apprendre où son père l'avait placé, Léonie dut quitter de nouveau Paris.

Un Hollandais, jeune encore, propriétaire de grandes plantations dans l'île de Java, colossalement riche, s'était follement épris de la femme du sculpteur. A première vue, Léonie l'avait fasciné par ce charme étrange qu'elle exerçait autour d'elle, et avec ses instincts innés de courtisane, elle avait su si bien l'enlacer qu'il ne pouvait plus se passer d'elle. Il ne lui refusait rien et s'estimait trop heureux de pouvoir satisfaire tous ses caprices.

Elle n'avait pas eu à passer par les étapes qu'ont à franchir la plupart de ses pareilles avant de se pavaner dans un élégant hôtel et de se faire traîner dans une voiture à leur chiffre.

Elle était entrée de plein pied dans les hautes sphères des amours vénales.

Elle possédait tout ce qui peut flatter l'amour-propre d'un homme. Son intelligence très cultivée et en même temps très souple savait, quand il le fallait, garder une tenue réservée qui l'aurait fait confondre avec les femmes du meilleur monde.

Dans leur voyage en Europe, M. Van der Neck, — c'est le nom du Hollandais, — avait mis son orgueil à la produire partout, dans les théâtres, aux meilleures places, dans les endroits où les divertissements sont les plus coûteux.

Forcé de se rendre à Java où ses affaires l'appelaient, le Hollandais eut peur un instant qu'elle ne voulût pas le suivre en Océanie, aussi elle le rassura bien vite, en lui disant que la mort seule pouvait les désunir.

En réalité, il lui était agréable de s'éloigner de Paris où elle était constamment exposée à de fâcheuses rencontres. Et puis son imagination subissait l'attraction des contrées inconnues.

Le voyage qu'ils firent sur un superbe paquebot, fut pour elle un véritable triomphe. Elle était inscrite sous le nom de Mme Van der Neck ; la meilleure cabine lui fut donnée ; à table, elle avait la première place ; les officiers, les passagers la poursuivaient de leurs hommages.

Dans l'île de Java une vie de reine l'attendait.

Les Hollandais ont employé un système aussi intelligent que peu humain pour obtenir de cette terre privilégiée tout ce qu'elle peut donner. Les indigènes sont astreints à la cultiver pour le compte de leurs maîtres, sous le fouet de leurs surveillants. En échange d'un travail acharné, ils ne reçoivent pour salaire que quelques poignées de riz, et ces malheureux Malais,

rompus de longue date à la servitude, se résignent docilement à enrichir de leurs sueurs les conquérants de leur pays. Aussi ces derniers réalisent des fortunes scandaleuses.

A Batavia, la capitale des établissements hollandais en Océanie, la ville noire, habitée par les indigènes, est infecte. Mais la ville blanche, séjour des Européens, est formée d'habitations splendides où le luxe et le confortable atteignent des proportions inconnues chez nous.

Van der Neck, avec ses immenses plantations de café, de poivre, de cacao, de canelle et autres denrées, était un des plus riches colons de Java.

Son palais, situé à l'extrémité de la ville, dans un site enchanteur, était entouré d'eaux jaillissantes, de palmiers, de cocotiers, d'aréquiers et autres arbres des tropiques. Les bois les plus rares étaient employés aux plus vulgaires usages.

Les tissus les plus précieux, des meubles d'un merveilleux travail, des statues de marbre, des tableaux de maîtres étaient prodigués pour l'ornementation de cette demeure princière.

Léonie y régnait en souveraine ; une nuée de serviteurs attendaient un signe de sa main. Considérée comme la femme légitime de l'opulent nabab, elle était accueillie avec distinction dans les familles les mieux posées, invitée à toutes les fêtes.

Plus que jamais tous ses désirs étaient comblés.

Van der Neck avait fait construire exprès pour elle une jonque en bois de santal garnie des étoffes les plus précieuses.

Mollement étendue sous un dais de pourpre, couverte de tissus légers, elle s'offrait à l'admiration du public, pendant que des rameurs à demi nus, au buste couleur de bronze, faisaient glisser l'embarcation dans les canaux qui sillonnent la ville de Batavia.

Parfois, elle se plaisait à conduire elle-même, à travers la campagne, un attelage de deux petits chevaux du pays, pleins de feu, et elle passait comme un météore au milieu des indigènes éblouis.

Aux heures où, sous un climat brûlant, personne n'affronte l'ardeur du soleil, elle restait étendue sur un divan, fumant un narghilé, lisant un roman français ; ou bien elle se laissait bercer par une molle musique pendant que des mains invisibles agitaient le panache, rideau mobile fait de velours broché d'or, pour rafraîchir l'atmosphère.

Léonie pensait bien encore à son fils ; mais comme elle s'était vite habituée à cette existence facile, ouatée qui lui était faite, à cette existence d'odalisque, qui rappelait la vie pleine de langueur dans laquelle Cléopâtre et Antoine cherchaient à s'étourdir et à chasser la pensée des dangers qui planaient sur leurs têtes.

Van der Neck ne l'avait quittée qu'une seule fois, pour aller à Amsterdam, où il n'était resté que quelques jours.

Mais nul n'est maître de sa destinée et Léonie allait en acquérir l'expérience.

Un jour Van der Neck eut à visiter ses plantations dans l'intérieur de l'île. Il partit à cheval et Léonie l'accompagna en voiture. Cependant il ne voulut pas lui imposer la fatigue de gravir une haute montagne dont les flancs étaient couverts d'une riche culture lui appartenant. Il poursuivit seul son voyage, laissant la jeune femme à quelque distance dans un pavillon parfaitement aménagé pour s'y reposer.

Des richesses et y avaient été préparés et des revues illustrées étaient déposées sur une table de laque.

Léonie feuilletait nonchalamment ces publications, regardant les images, lorsque, tout à coup, il lui sembla que la terre tremblait sous ses pieds.

Ses regards se portèrent sur la montagne et elle ne put retenir un cri d'épouvante. Le cratère d'un volcan depuis longtemps endormi faisait irruption et lançait en l'air, au milieu d'une fumée noire, des matières enflammées ; des blocs de pierre se détachaient et roulaient dans la vallée, mêlés à des torrents de lave.

Un vent brûlant s'était élevé, balayait la campagne, déracinait des arbres séculaires.

Des nuées de perroquets, d'aras, de faucons et autres oiseaux dont le riche plumage fait l'ornement de nos ménageries, volaient affolés dans différentes directions et faisaient retentir l'air de leurs cris rauques.

Devant cette convulsion de la nature la jeune femme restait immobile, pantelante, frappée d'épouvante.

Autour d'elle, tout était désordre et confusion : des indigènes, fuyant le fléau, couraient devant eux sans savoir où ils allaient.

L'un d'eux passa devant le pavillon et cria d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— Le maître est mort, englouti sous la lave avec son cheval ; d'autres aussi sont morts. La colère du ciel est sur nous !

C'était vrai, Van der Neck avait péri et bientôt après, la terrible nouvelle fut confirmée.

Léonie était sortie de son anéantissement ; en se rendant compte de la situation, elle retrouva tout son sang-froid. Elle remonta précipitamment dans sa voiture et courut bride abattue à Batavia.

La confusion et la conternation étaient grandes dans le palais de Van der Neck. Léonie s'empara de l'or, des valeurs, de tout ce qu'elle pouvait emporter, et trois jours après elle prit passage à bord d'un navire qui partait pour l'île de Ceylan.

Elle n'avait pas été inquiétée, car la ville tout entière était dans la consternation. La catastrophe s'était étendue sur un vaste rayon et l'on avait bien d'autres choses à faire qu'à s'occuper de l'héritage des victimes et de formalités légales.

On sait que l'île de Ceylan est une véritable terre promise ; ses sites sont aussi admirables que variés ; le climat est incomparable ; la végétation est exubérante ; tout dans ce pays invite à y vivre dans une mollesse voluptueuse.

Les mœurs y sont faciles, en dépit de l'austérité britannique, qui subit elle-même le charme de cette nature enivrante.

Léonie était assez riche pour lutter d'élégance et de luxe avec les ladies qui tenaient là le haut du pavé. Elle ne tarda pas à faire sensation et se trouva entourée d'adorateurs qui avaient à cœur d'égayer la solitude de la charmante veuve.

Dans quelque contrée que ce soit, la Française, la Parisienne surtout, est recherchée, adulée ; c'est un privilège qu'elle possède et que nulle autre femme ne peut lui ravir.

Elle obéissait à cette loi fatale qui veut qu'une fois sur la pente du vice, on s'y enfonce chaque jour davantage.

Mais si le travail conserve, les excès usent vite les tempéraments les plus robustes ; la beauté n'y résiste pas et il ne reste plus que le souvenir de la fraîcheur de jeunesse d'autrefois.

Le miroir de Léonie lui donna des avertissements auxquels elle ne put se méprendre. Sans doute elle était encore belle, mais elle n'avait plus cet éclat qui, quand elle passait, forçait les hommes à se retourner.

A d'autres signes encore, elle put constater que, pour elle, l'heure irrémédiable du déclin était venue.

Elle avait trop de fierté et encore trop de dignité pour prendre place dans les rangs de la vieille garde de la galanterie et descendre à solliciter après avoir été elle-même si longtemps sollicitée.

D'ailleurs, elle commençait à ressentir ces nausées qui finissent par accompagner la longue pratique des plaisirs orageux.

Elle comprit que son temps était passé.

Comme elle avait l'habitude de raisonner tous ses actes, et que chez elle l'exécution suivait de près une décision, elle prit aussitôt son parti de donner à sa vie une orientation nouvelle. Mais elle savait ce qu'elle abandonnait et il lui restait à savoir ce qu'elle ferait.

En attendant, elle revint à Paris.

Il faut bien croire qu'elle avait l'esprit du négociant, puisque pour justifier auprès de son mari ses fortes dépenses et le luxe de sa maison, elle avait prétendu, autrefois, qu'elle exerçait la profession de marchande.

Elle avait perdu beaucoup d'argent dans des spéculations hasardeuses, mais il lui restait encore deux cent mille francs.

Dans le cours de ses voyages, elle avait reçu en présents beaucoup d'objets fort curieux, spécimens de l'art des pays qu'elle avait visités ; elle en avait acheté d'autres.

Avec son capital et tous ces objets, d'autant plus rares qu'ils venaient de loin, elle pouvait fonder une maison avec quelque chance de succès.

Fort de cette conviction, elle loua, rue de Lafayette, la boutique que nous connaissons et s'y installa.

Le succès était venu justifier sa confiance en elle-même.

Certes, l'espoir de revoir son fils, de le disputer au sculpteur sur bois, n'avait pas été étranger à sa détermination. Aussi, dès son arrivée à Paris, elle s'était empressée de s'enquérir de Paul Lebrun.

Elle n'avait pas tardé à apprendre que le jeune homme, après avoir fait de bonnes études au lycée Louis-le-Grand, s'était donné tout entier à la peinture et était élève de l'Ecole française de Rome.

Peu de temps après son entrevue avec Forestier, elle eut connaissance du retour à Paris tout récent du jeune artiste.

Enfin, il était à Paris ! Elle pourrait donc le revoir ! Bien sûr ce ne serait pas très difficile ; les occasions ne manqueraient point.

Malheureusement, elle ne pouvait pas aller dire brusquement à son fils : " Je suis ta mère ! " elle était obligée à se tenir dans l'ombre.

Elle ignorait quelle confiance le père pouvait avoir faite à son fils, et dans cette ignorance elle avait à craindre que Paul, instruit de sa conduite, ne la repoussât avec indignation et mépris, comme elle l'avait été autrefois par le sculpteur sur bois.

V.—LES DEUX AMIS

La jolie petite ville de Marly-le-Roi était en fête.

Des réclames dans toutes les journaux de Paris, des affiches multicolores sur les murs avaient convié les promeneurs parisiens de ce beau dimanche de juillet à venir prendre part aux plaisirs que leur promettait la charmante localité.

L'appel avait été entendu et dès le matin les trains du chemin de fer de Saint Germain arrivaient bondés de voyageurs qui faisaient à pied le reste du trajet.

Les tramways qui, aujourd'hui, longent la Seine, n'existaient pas encore mais de Rueil arrivaient incessamment des omnibus où hommes, femmes et enfants étaient entassés,

Une foule bigarrée, bruyante encomrait les rues et les places de Marly.

Les camelots remplissaient l'air de leurs cris discordants et, chargés de ces articles variés qui tentent les promeneurs, ils sollicitaient les acheteurs.

Des manèges de chevaux de bois, des tirs à la carabine, des jeux de toute espèce, des boutiques en plein vent où s'étaient des friandises, des porcelaines de rebut et même des lapins, invitaient les joueurs à tourner la roue qui leur offrait la chance d'un gain problématique.

Les sons criards des instruments de musique dominaient les rumeurs d'un public qui se renouvelait sans cesse.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-
teaux dans les derniers styles, pour être
vendus à 33 1/2 p.c. d'escompte

Garnitures et Passementeries. — Un lot
de 500 verges de garnitures de toutes sor-
tes comprenant des passementeries en jais,
en soie, en mohair, en tinsel, etc., pour
être vendues au quart et à la moitié du
prix. Ceci est un lot réellement avanta-
geux que toute personne devrait voir.

150 douzaines de chemises blanches pour
hommes pour être vendues durant cette
vente à 39 cts la pièce.

Un lot de dentelles crèmes, blanches et
rouges, drabes et rouges, différentes lar-
geurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour
être vendues 5 cts la verge.

Voyez nos rubans réduits. Un choix
magnifique à des prix incroyablement bas.
Ne manquez pas d'assister à cette grande
vente qui ne durera maintenant que quel-
ques jours

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE



MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

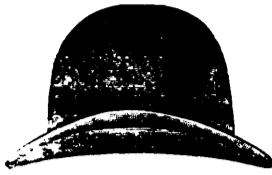
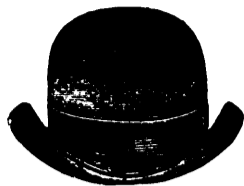
- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

ROUEN

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

I. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le **VIN** à
l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**

PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacie de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs
de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'**HUILE**
de **FOIE** de **MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes
de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
cours aux **EMPLÂTRES SOUVERAINS DES**
MONTAGNES VERTES de **GEO. TUCKER** pour
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-
matismales, Rognons, Matrice, Poitrine
Côtée, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal. — Prix 25c



CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO. who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communi-
cations strictly confidential. A Handbook of in-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechani-
cal and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO. NEW YORK, 361 BROADWAY.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite
par les

**POUDRES -
ORIENTALES**

LES SEULES

Qui assurent en 3
mois et sans nuire
à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$6

En vente dans toutes les pharmacies de
première classe. Dépôt général
pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6 513

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE son-
t lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 11 août 1894.

35,703

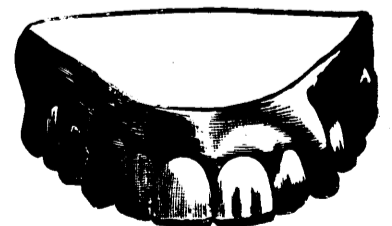
LA PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

Neuveau procédé américain pour plembage
de dents, en porcelaine et en verre
plus résistant que le ciment, imitant par
faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger
Neuveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, Rue SAINT-LAURENT, MONTREAL

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pour
sant le jeudi de chaque semaine. Les abon-
nements partent du 1er décembre et du 1er
juin. Paris et départements, un an : 18 fr.
six mois : 10 fr. Unis Postales, un an : 20
fr. six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie
Chs. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.